Le naufrage du gaullisme

RESCAPÉ d'un attentat dont on discutera longtemps le sérieux, de Gaulle est toujours là, revant de haute politique et devant se contenter des bravos de campagnards isolés trop déshérités pour s'offrir des tracteurs pour lui barrer la route.

Depuis de nombreux mois on en est apparemment au même point. Mais de Gaulle s'empêtre de plus en plus dans les problèmes importants ; ses supporters le lâchent un à un. Il ne continue à régner que par la peur: non pas la peur qu'il inspire, le pauvre diable! mais celle que chacun a de prendre des responsabilités. Cela ne pourra pas durer longtemps; alors Guy Mollet prend ses distances, Thorez contacte les radicaux.

Que voilà des prises de position riches d'espoir!

Pendant ce temps l'O.A.S. ne fait que croître sinon embellir, renforçant chaque jour son potentiel à peine entamé par une répression dérisoire. Les gens de police et de justice ne peuvent tout de même pas encourir les foudres de personnages qui ont des chances d'être demain leurs patrons; il est plus raisonnable d'être par avance leurs empressés serviteurs. Alors les plastiqueurs continuent en paix leurs exploits, intimidant peut-être certains de leurs adversaires mais surement pas nos camarades qui, en Algérie, furent récemment l'objet de leur choix.

L'Allemagne est le type même de cet arbitraire. Occupée par les nations alliées (dont l'alliance s'est bien vite muée en rivalité), elle s'est vu écartelée par les puissances de l'Est et de l'Ouest.

Encore une fois, les frais de l'opération ont été à la charge du peuple, les anciens fascistes laissant aux années le soin de les blanchir pour leur permettre de revenir au surface.

Cependant, aux prises avec le régime auquel ils étaient soumis, les Allemands de Berlin-Est ont cherché de l'autre côté du rideau de fer une vie plus digne et un humanisme plus élevé.

Qui peut s'en targuer? Une Amérique qui lynche les nègres ou une France dont les chambres de tortureévissent en Algérie?

C'est bien pourtant la réaction de la foule devant l'arbitraire que l'on invoque pour permettre un nouveau conflit.

On taxera de lâcheté l'indifférence des masses devant le sort des peuples opprimés.

Mais ceux qui tiennent ce langage ont précisément une responsabilité dans l'existence de cet esclavage, sur un point ou l'autre de ce monde.

D'autre part, ce n'est pas par la guerre qu'on sauve la liberté. La guerre, c'est l'abolition même de toutes les libertés.

Se laisser enfermer dans le dilemme du choix, c'est abandonner et la Paix et la Liberté.

Les réactionnaires le savent bien qui tentent de faire dégénérer en guerre tous les soulèvements et dont l'un d'eux a pu préférer « Les révolutions meurent par le sabre ».

Mais les populations sont suffisamment apathiques pour que l'on n'ait rien à craindre d'elles à cet endroit. Pour redouter une réaction maladroite leur part, il faudrait les supposer encore capables d'une réaction.

Le danger est précisément inverse, le danger est dans leur renoncement à tout, dans leur politique de laisser faire, le danger est dans leur incréduldité du péril alors qu'elles sont si crédules sur tant d'autres points qui méritaient un examen et réserves.

Certes, il est indéniable qu'il existe entre Moscou et Washington une politique de bluff. Il est indéniable que les violences verbales ont beaucoup plus pour objet d'obtenir des résultats par le chantage que par le déclenchement d'un conflit dont on menace le monde.

HEMEL.

suite en page 2

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

PRIX : 0,50 NF

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08

C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

OCTOBRE 1961

MENSUEL N° 73

BERLIN 1961
UN PEU D'HISTOIRE

IL est une règle d'or, selon laquelle il n'est pas possible d'apporter une solution juste à un énoncé qui est faux.

De même, il serait vain, dans les problèmes mondiaux, d'espérer une issue équitable, raisonnable et pacifique à un état de choses auquel ont présidé l'injustice, la déraison et l'esprit belliciste.

En 1918, le traité de Versailles faisait payer aux peuples le crime des gouvernants et découpait l'Europe arbitrairement et dans la proie du délire. Tous les ferments de guerre y étaient contenus : on créait des pays inviables, on morcellait des nations liées par une ethnique, une civilisation, une unité linguistique et des traditions, on les rattachait arbitrairement à d'autres, plaçant des minorités opprimées sous le joug de pays auxquels rien ne les unissait.

Le résultat en a été la longue suite de conflits qui s'est étendue de 1918 à 1939, et la seconde tuerie mondiale.

Le partage du monde qui a suivi la dernière guerre a-t-il été moins stupide, moins arbitraire, moins féroce ?

Riches des enseignements du passé, il semble que les puissants du moment aient eu à cœur de dépasser leurs prédécesseurs dans ce domaine et d'assurer pour l'avenir tous les incidents et toutes les guerres.

L'Allemagne est le type même de cet arbitraire. Occupée par les nations alliées (dont l'alliance s'est bien vite muée en rivalité), elle s'est vu écartelée par les puissances de l'Est et de l'Ouest.

Encore une fois, les frais de l'opération ont été à la charge du peuple, les anciens fascistes laissant aux années le soin de les blanchir pour leur permettre de revenir au surface.

Cependant, aux prises avec le régime auquel ils étaient soumis, les Allemands de Berlin-Est ont cherché de l'autre côté du rideau de fer une vie plus digne et un humanisme plus élevé.

Qui peut s'en targuer? Une Amérique qui lynche les nègres ou une France dont les chambres de torture évissent en Algérie ?

C'est bien pourtant la réaction de la foule devant l'arbitraire que l'on invoque pour permettre un nouveau conflit.

On taxera de lâcheté l'indifférence des masses devant le sort des peuples opprimés.

Mais ceux qui tiennent ce langage ont précisément une responsabilité dans l'existence de cet esclavage, sur un point ou l'autre de ce monde.

D'autre part, ce n'est pas par la guerre qu'on sauve la liberté. La guerre, c'est l'abolition même de toutes les libertés.

Se laisser enfermer dans le dilemme du choix, c'est abandonner et la Paix et la Liberté.

Les réactionnaires le savent bien qui tentent de faire dégénérer en guerre tous les soulèvements et dont l'un d'eux a pu préférer : « Les révolutions meurent par le sabre ».

Mais les populations sont suffisamment apathiques pour que l'on n'ait rien à craindre d'elles à cet endroit. Pour redouter une réaction maladroite leur part, il faudrait les supposer encore capables d'une réaction.

Le danger est précisément inverse, le danger est dans leur renoncement à tout, dans leur politique de laisser faire, le danger est dans leur incré-

DE GAULLE DANS LE CENTRE
A l'Auvergne !

PAR un long discours s'achève le périple auvergnat du Chef de l'Etat. Vive Annonay ! Vive la République ! Vive la France ! Le bon peuple, le bon peuple du « oui massif » participe à l'enthousiasme de rigueur. Mais si la raison n'y est pas, le cœur est tout entier à l'orateur qui couvre la foule de ses gestes larges. Il faut le reconnaître, car c'est une des curiosités de la Ve, la ferveur n'est pas de commande dans ces mains qui se tendent vers le vénérable souverain. Les problèmes restent pendants, les besoins insatisfaits, mais le prestige de De Gaulle demeure intact lorsqu'il s'adresse au bon peuple. On a fait donner les enfants des écoles. Les cornettes émergent de visages satisfaits, la présence de soutanes des plus colorées confère au rassemblement le solennel des grandes occasions. Si ce n'étaient les propos du Chef de l'Etat, on se croirait à une kermesse, entre gens de même obédience, heureux de vivre, au dessus des contingences.

Mais les propos sont là, qui n'affligent que les absents. Propos sybillins, où le ministre intéressé cherchera l'intention sous-jacente. Sous un vernis de grandeur et de sévérité, un fatras de bon sens, courageux au demeurant, mais inopérant, lénitif mais navrant. Car au XX siècle, et singulièrement à notre époque tendue, le prestige et le bon sens ne servent de rien.

Quand on se refuse aux options nécessaires, quand on offre la paix sans en garantir les conditions, quand on brasse le vent alors que l'orage s'annonce, les créatures de l'A.O.S. ont de bonnes raisons de se réjouir, de faire tonner leurs pétarades. Il n'y aura point de chômage, pour quelque temps encore, pour les amateurs de pronunciamiento, et d'aléchantes perspectives pour les prévoyants.

Voyez Guy Mollet, lequel est réputé pour avoir souvent les feuilles dans le sens de l'Histoire, à défaut de rigueur doctrinale. Dans le même temps qu'il pleure dans « Le Populaire » sur l'écrasement de la démocratie, il dépose une motion de censure qu'il sait être sans effet, mais qui a l'avantage de préparer l'avenir pour le cas où qui vous savez viendrait à quitter l'arène. Son « shado cabinet », dont il se fait le maître à penser, si l'on peut dire, est fin prêt. Après avoir imposé De Gaulle au Parlement, n'était-il pas dans la tradition de ce furiste qu'il ne l'éconduisit ?

Certes, l'amertume de l'Homme du 18 juin est légitime devant une telle ingratitude. Son isolement conditionné par ceux qui dégradent tout ce qu'ils approchent. Que ne s'en est-il ouvert aux politiciennes venues l'acclamer ? Français, aidez-moi ! nous exhortait-il pathétiquement quand Salan trainait ses guêtres dans le Palais d'Eté. Il fut aidé bien au delà de toute mesure par les syndicats qui relégueront aux oubliettes leurs cahiers de revendications.

Aujourd'hui, alors que les pieds-noirs martèlent leurs marmites, que les Godart et Sacheroy délèguent leurs plastiqueurs aux immeubles des libéraux, la Paix en Algérie est plus que jamais du ressort du peuple.

Mais cela, la « France » que le Général incarne, ne le veut pas, ne le peut pas.

Mesmin GILLARD.

Trafalgar-Square
Place de l'Etoile

Ce soir-là les crieurs de journaux furent à la fête. Enfoncé le pétard foireux contre Père Grand.

« Embouteillage monstre autour de l'Etoile — Des milliers de manifestants assis sur la chaussée bloquent la circulation — Brigitte Bardot, Françoise Sagan, Jean-Paul Sartre, Alain Robbe-Grillet, etc... qui participaient à cette protestation contre l'armement atomique, ont été appréhendés — François Mauriac, prix Nobel de Littérature, qui appartenait au comité d'organisation et avait refusé de ne pas appoler à manifester s'est vu condamnir à huit jours de prison fermes.

Hélas ! cent mégatonnes de fois hélas ! il ne s'agit que d'un rêve.

Quand il se repose un instant sur les lauriers dialectiques, les préoccupations de J.-P. Sartre ne dépassent pas de vagues hypothèses sur le transport de valises imaginaires et Mme Sagan continue de donner des autographes. Encore ceux-là gênés pu croire un instant qu'ils acceptaient d'importantes responsabilités. Quant aux autres... Confit dans l'oint sacré, Mauriac oscille entre le narcissisme sénile et la bronze à reluire pour « 45-millets ». Mme Bardot fait des dollars avec son tralala, nourrissant peut-être le secrot espoir qu'on lui épingle un jour la grand-croix sur le croupon. Et passons sans les nommer tous ceux de la meute va-t-en guerre : après eux le déluge radioactif.

Bien sûr nous avons l'Algérie, mais ce n'est pas à nous qu'il faut reprocher de l'oublier. Et pourtant, comparée à une guerre atomique, l'affaire d'Algérie n'est qu'une écorchure envenimée au genou d'un gamin turbulent. Cette guerre nous en devons pas cesser de la combattre, mais si nous oublions pour elle l'immense danger qui menace le monde, nous aurons certainement à continuer notre lutte au pays des fantômes.

Des hommes qui se disent d'état jouent une partie d'échec où les pièces sont des détonateurs de bombes A, H ou à neutrons. Ils ne sont même pas certains que l'échiquier ne leur sautera pas au nez sur un simple coup de bluff. Alors que ce sont eux les fous, Kennedy, Khrouchtchev et leurs suites d'aberrants soumettent impunément le monde au régime de la douche écossaise.

Or nous ne sommes en France que quelques-uns à tenter de barrer la route à ces criminels. Il est vrai que cette apathie semble à la mesure des prétendues pièces de musée que s'amuse à faire construire notre Mégalomane, mais la mort qui nous guette se moque des frontières et des différences économiques. Ce n'est pas un soudain accès de snobisme qui nous fait citer un peu du tout-Paris : la survie des futurs atomisés sera l'œuvre des futurs atomisés eux-mêmes.

De l'autre côté de la Manche ils savent cela. Le 17 septembre au soir des milliers de Britanniques ont occupé le macadam mouillé de pluie de Trafalgar Square, hommes et femmes, jeunes et vieux, vedettes et inconnus, tous venus à l'appel d'un philosophe habitellement presque nonsgénaire. Je ne sais si Bertrand Russell fut un jour décoré par la reine d'Angleterre, mais les honneurs qu'il a reçu il a su les ranger, comme la menue monnaie, dans sa poche et son mouchoir par dessus, car il paraît être de ceux qui ne savent pas d'épilepsie devant un cordon. Depuis qu'il est en âge d'homme celui-là essaie de prévenir les gouvernés contre la duplicité des gouvernants. Pour ce même combat il fut emprisonné en 1914 comme il vient de l'être en 1961.

Pour que les peuples puissent prendre conscience du danger qu'on leur fait courir il faut qu'ils aient conscience du danger. Il faut obliger la presse à le dénoncer indirectement, puisque, participant au complot, elle refuse de le dénoncer ouvertement. Des millions d'Anglais qui savent seulement vaquer à leurs occupations quotidiennes apprennent qu'est en train de croître chez eux le nombre et la constitutivité de ceux qui s'attaquent à l'armement atomique... pour commencer. Et à l'armement atomique de l'Angleterre... pour commencer.

Pour désamorcer cette force de frappe qu'on s'ingénie un peu trop à minimiser, et que nous paierons un jour de notre vie, quand seront-nous des milliers à occuper la place de l'Etoile... pour commencer ?

Marc PEHER.

FREEDOM
A 75 ANS

Nos camarades d'outre-manche du « London anarchist group » commémorent le 20 octobre prochain le 75e anniversaire du journal « Freedom » fondé en 1885 par Pierre Kropotkine.

Dès maintenant, retenez votre soirée pour le

Gala annuel
du Monde Libertaire

VENDREDI 17 NOVEMBRE
à 20 h. 45
PALAIS DE LA MUTUALITÉ

— Pour 5 NF —
un programme éblouissant
une ambiance unique

Dans le prochain numéro le programme complet

APRÈS LE REMANIEMENT DU G.P.R.A.
LA RÉVOLUTION ALGÉRIENNE CONTINUE

par Ahmed ABDERAMANE

LA presse bourgeoise a fait grand bruit ces derniers temps autour du remaniement du G.P.R.A. et de ce que l'on a appelé le « limogeage » de Ferhat Abbas.

On sait les efforts déployés par les forces capitalistes françaises et occidentales pour sauvegarder leurs privilèges économiques en Algérie. C'est à ce travail d'illusionniste que s'emploie le gouvernement gaulliste suivant les théories du Grand Général. On a appelé cela le néo-colonialisme : c'est au fond la même opération que celle que fait le patron intelligent d'une usine lorsqu'il « reconnait » la légitimité d'un syndicat « maison » ou qu'il organise des distributions de pommes de terre avec ses « collaborateurs » du Comité d'entreprise. Opération d'ailleurs parfaitement réussie en Afrique Noire où le régime économique est resté le même et les pouvoirs des gouvernements ne sont que de simples hochets. La théorie semblait avoir des résultats tout aussi heureux en Tunisie après la grande opération de séduction que fit le général sur la personne de Bourguiba. Car la bourgeoisie tunisienne, elle aussi, a peur de perdre ses privilèges. L'évolution de la lutte des peuples coloniaux est pourtant irreversible et passe de plus en plus par une libération économique. C'est ainsi que la bourgeoisie tunisienne entre en conflit avec De Gaulle, obligée qu'elle est à faire de la surenchère dont Bizerte fut le prétexte.

A tort ou à raison, les bourgeois français pouvaient espérer certains arrangements de la part de Ferhat Abbas. C'est maintenant qu'il disparait que l'on s'aperçoit de ce que cet homme avait de rassurant. De culture française (les imbéciles ne manquaient jamais de faire remarquer qu'il ne parlait que l'arabe) il avait fondé avant la guerre un parti réformiste il s'était rallié très tardivement au F.L.N. On avait pris l'habitude ensuite de le considérer comme le « Chef ».

Les arguments de la presse aux ordres s'interrogent donc sur le sens de ce remaniement. La première question posée fut de savoir si le nouveau chef du G.P.R.A. était communiste. La deuxième question de savoir si les nouveaux chefs étaient compromis. Car il se trouve que le Capital désire très fort la Paix en Algérie et la souhaite d'autant plus ardemment qu'il voit ses chances de maintien se détériorer. En ce sens, c'est bien De Gaulle et non les ultras qui font la politique du grand capital. En ce sens, c'est bien le mot d'ordre « pacifiste » de Paix à tout prix en Algérie qui fait le jeu de la politique réactionnaire occidentale : Tous les partis de « gauche » s'emploient à le faire triompher. Mais LUGRIN a échoué tout comme Evian parce que les Algériens n'ont pas voulu et ne voudront jamais céder sur le Sahara.

Il est courant d'entendre dire dans les milieux qui se « disent » révolutionnaires ou « de gauche » que toute cette querelle concernant le Sahara n'aurait pas eu lieu si l'on n'y avait pas trouvé de pétrole. On se plaît à imaginer derrière le F.L.N., on ne sait quelle compagnie pétrolière qui le pousserait à l'intransigeance pour s'emparer des richesses déjà détenues d'ailleurs par le Capital international.

C'est de la part du gaullisme, de la « gauche » en général et même des « révolutionnaires » dont nous parlons, une ignorance voulue de l'essence profonde de la lutte algérienne. Il appartient à un journal révolutionnaire d'exposer la réalité :

Il est remarquable de constater que tous les journaux (même et surtout communistes) n'ont, jusqu'à ces dernières semaines, parlé de la lutte du peuple algérien que comme d'une lutte basée sur l'Indépendance Nationale. Par contre, les Algériens ont toujours parlé de « Révolution ».

On peut déjà considérer comme effirant le fait qu'aucun théoricien, qu'aucun théoricien n'ait eu l'idée de se pencher sur le caractère de cette Révolution. Il est difficile de le faire dans le cadre de ce modeste article.

Disons seulement qu'il est impossible de comprendre les réactions du F.L.N. si on ne sait pas que pour lui — comme pour nous d'ailleurs — la lutte contre le colonialisme est AVANT TOUT la lutte pour le renversement d'un système économique d'exploitation. Que cette lutte dépasse largement le simple cadre de l'Indépendance de l'Algérie et qu'elle n'aurait pû se mener pacifiquement en Guinée, par exemple, sans l'existence d'une lutte violente directe de la part de la Révolution algérienne.

Plus personne ne conteste aujourd'hui que la lutte de classe dans la deuxième moitié du XXe Siècle se caractérise surtout par la lutte des peuples sous-développés. L'inexistence ou presque d'une bourgeoisie algérienne a fait que ce pays est devenu normalement le centre de cette lutte révolutionnaire. Le fait que le F.L.N. proclame maintenant sans équivoque qu'il recourra à des méthodes socialistes fait que le triomphe de la Révolution Algérienne est appelé à bouleverser l'Afrique de fond en comble et peut-être même l'Europe Occidentale. Il ne faut pas cacher que nous nous trouvons un peu dans la même situation qu'en 1937 au moment de la Révolution espagnole. On constate d'ailleurs la même réaction de la « Gauche » et de l'Occident vis-à-vis de la Révolution Algérienne qu'à l'égard de la Révolution espagnole. L'identité de situation ne doit pas échapper aux anarchistes.

Certes, la Révolution Algérienne n'est pas libertaire à priori. Elle comporte pourtant des signes certains de démocratie intégrale et ses méthodes sont riches d'enseignement à plus d'un titre.

Il faut savoir que son idéologie n'est forgée dans la lutte même, de même que sa structure et, ceci à partir de rien. C'est un fait sans précédent, qu'un mouvement d'action directe entièrement parti de la base ait réussi à faire éclater les

suite en page 3

L'arbre

En marge de la conférence des neutralistes à Belgrade, on a donné assez peu de publicité à une cérémonie pourtant attendrissante au cours de laquelle le roi d'Arabie Ibn Séoud planta un « arbre de la fraternité ».

Sur cette inauguration symbolique, nous nous abstiendrons de toute raillerie du genre de celles qu'on fit au siècle dernier sur les « arbres de la liberté », témoin ce mauvais quatrain anonyme :

On aurait dû planter un chêne
Comme arbre de la liberté;
Il aurait pu nourrir sans peine
Tous les cochons qui l'ont [planté.

Non : n'insultons pas aux intentions généreuses, jusqu'elles d'une naiveté impardonnable.

Il est toutefois une réflexion que nous nous permettrons : pourquoi le roi Ibn Séoud qui honore la fraternité lorsqu'il est en visite à Belgrade, met-il si peu en pratique dans ses propres Etats ?

Car enfin l'Arabie séoudite est bien ce pays où l'on coupe encore la main aux voleurs; où se tiennent des marchés d'esclaves, approvisionnés en « bois d'ébène » de contrebande et en pucelles à peine nubiles; où aucun juif n'a droit d'entrer (au point que même dans leurs bases militaires les Américains sont tenus de n'avoir aucun soldat israélite); où les fanatiques de l'Islam, parfois volontiers le « roumi » rencontré dans un lieu déserté...

L'« Arbre de la fraternité» de S.M. Ibn Séoud verdira-t-il et fleurira-t-il sous le ciel de Yougoslavie ?

S'il a pour toute sève les sentiments humanitaires que ce potentat laisse cultiver dans son propre royaume, il est fort à craindre, hélas! que ce ne soit jamais qu'un « arbre sec» pareil à celui qui se dressait jadis à Paris dans la rue du même nom...

P.-V. BERTHIER

Les causes profondes de la crise européenne

par J. FONTAINE

VOLTAIRE qui n'était pas économiste mais qui aillait le génie au bon sens fait dire à son homme aux quarante écus, le paysan de son époque :

« Je me suis mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie jusque dans la science qu'on appelle la bonne science. Il arrive quelquefois qu'on ne trouve rien à répondre et qu'on n'est pas persuadé ; on est atteré sans être convaincu ; on sent dans le fond de son âme un scrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on vous prouve. »

Les temps n'ont guère changé. Nous princes régnants, nos technicien, nos thérapeutistes de l'économie, invoquent la loi naturelle, l'inexorable fatalité et même la volonté de Dieu pour démontrer à l'immense armée des travailleurs, paysans, citadins, salariés, artisans, commerçants, qu'ils doivent se résigner, accepter leur sort, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il serait trop facile, — disait Paul Reynaud il n'y a pas longtemps, dans un aursaut de conscience — quand une grève éclate de reprocher à ceux qui revendiquent de ne pas comprendre les lois de l'économie politique. »

En faisant appel tout simplement au sens commun, il est relativement aisé de montrer l'erreur commise par ceux qui président au destin des peuples et qui opposent aux plaintes et aux revendications des masses l'impitoyable verdict de la fatalité et de l'histoire.

Pour conserver l'ordre économique actuel nos savants de l'économie font appel à la haute science comme dit Voltaire et à la haute politique, mais ils oublient que le sens commun, l'expérience, en réalité la science tout court, s'opposent à leurs plans, et face aux crises déclenchées par leurs erreurs, ils échafaudent dans l'immédiat des solutions vouées à l'échec et torturent le sens des événements ou mentent pour se justifier.

« Le plus terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve » a dit un autre philosophe Rémy de Gourmont qui lui non plus n'était pas économiste mais avait du génie et du bon sens. Ce paradoxe pessimiste est plein de sens si on l'applique au domaine de l'économie. Les économistes du dernier siècle et plus particulièrement nos grands ancêtres socialistes et anarchistes ont mis à jour de terribles vérités contre lesquelles il faut se battre pour perpétuer l'injustice et le crime. Voyons de plus près ces vérités, celle qui concerne la valeur des choses qui s'échangent sur tous les marchés du monde. Elle va nous aider à comprendre les crises qui secouent nos sociétés aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest.

L'élément primordial qui constitue la valeur des choses qui s'échangent et que la science économique nomme marchandises, c'est le temps qu'il faut pour les fabriquer et se les procurer. Cette valeur qui joue rarement dans l'immédiat détermine les prix à plus ou moins longue échéance. Un exemple spéculaire est signalé par J. Fourastié dans son livre : « Machinisme et Bien-être ». Au temps des Mérovingiens, le mors valait autant que le cheval ; aujourd'hui le vendre le donne « à rabais » le marché. Par contre, aux temps antiques, un jeune esclave s'échangeait contre une paire de bœufs. Aujourd'hui le prix d'une paire de bœufs correspond au salaire d'un débutant ouvrier non qualifié. Le prix du fer a baissé parce que sa fabrication est devenue facile et rapide ; mais le prix d'une bête de somme ou d'un travailleur est resté sensiblement le même parce que le coût de leur fabrication est resté le même. Voyons de plus près ce qu'est la vérité, voilà la loi de la valeur dont on fait si grand mystère en économie et dans le monde des augures.

Au surplus cette loi a toujours été connue. Tout homme de sens et de réalisme sait bien que tout objet facile à obtenir a moins de valeur (valeur d'échange) qu'un autre objet qui demande plus de travail, plus de frais ou plus de peine. La loi de l'offre et de la demande, la rareté ou l'abondance dues aux variations climatiques, démographiques etc. ne s'inscrivent que par des sinuosités, des hauts et des bas dans la courbe qui traduit la dépréciation constante des produits et des services, dues à l'augmentation de la vitesse de production. Rappelons ici quelques témoignages que nous avons souvent utilisés dans nos études :

De Ricardo, je cite : « La valeur relative des marchandises tient exclusivement à la quantité de travail requise pour leur production... » — « Toute économie dans le travail ne manque jamais de faire baisser la valeur relative d'une marchandise, soit que cette économie porte sur le travail nécessaire à la fabrication de l'objet même, ou bien sur le travail nécessaire à la formation du capital employé dans cette production. » « Diminuez les frais de fabrication des chaussures et leur prix finira par tomber à leur nouveau prix naturel, quoique la demande puisse doubler, tripler ou quadrupler... » De Karl Marx : « Une invention nouvelle faisant produire avec la même quantité de travail une plus grande quantité de marchandises fait baisser la valeur vénale du produit. La société fait un profit non en obtenant plus de valeurs échangeables mais en obtenant plus de marchandises pour la même valeur. »

Tous ces principes ont été intégralement confirmés par l'expérience. Mais voilà, notre monde est ainsi fait que cette dépréciation bienfaisante qui oeuvre la ronde du bon marché et de l'abondance est considérée comme une catastrophe surtout par ceux qui croient en être les victimes.

Je n'en veux pour preuve que ce qui se passe chez les paysans. Ils font appel à tous les vieux clichés, les faux remèdes qui précisément jouent contre eux, contre les effets bienfaisants du progrès.

En bref, que réclame dans notre ensemble le monde agricole ? Un relèvement du prix de ses produits de 5 à 8 %, et précisons bien que ce sont des prix d'objectifs, c'est-à-dire des prix d'avenir, sans savoir ce qui sera la réalité. Une réorganisation du F.O.R.M.A. (Fonds d'orientation et de régularisation des marchés agricoles) ; abaisser les revendications paysannes, qui constitue, ou plutôt qui va constituer un vaste établissement à caractère banquaire, industriel et commercial. Son but est de tenir les prix à parité égale avec les prix industriels. Il sera doté de centaines de milliards prélevés en grande partie sur l'économie générale par l'impôt. Exactement la méthode utilisée pour les grands trusts du secteur nationalisé ou protégé (électricité, gaz, eau, charbon, essence, automobiles, aviation, etc. etc.) dont le déficit est couvert et les privilèges alimentés par l'impôt.

Au fait, pourquoi les paysans seraient-ils les seuls à baisser leurs prix, et pourquoi n'agirait-ils pas comme dans le monde de l'industrie et du commerce où les fruits de la productivité sont directement perçus en encaissés à la production et les risques, c'est-à-dire les pertes et le déficit couverts par l'économie générale ? Il faut avoir l'optimisme chevillé au corps pour croire qu'avec de pareilles méthodes, notre économie ainsi que l'économie mondiale qui procède du même esprit, puisse fonctionner dans la paix et la prospérité.

MANIFESTATIONS
devant l'Ambassade d'Espagne

Juillet 1961 ! Sinistre anniversaire d'un régime qui depuis 25 ans fait peser sur un peuple libre la botte d'un dictateur.

Pour commémorer une telle date il y avait réception à l'Ambassade d'Espagne.

Mais une autre réception attendait les convives, une autre réception à laquelle les suppots de Franco n'avient pas songé.

Quelques centaines d'hommes se rassemblèrent brusquement devant l'Ambassade, hissèrent aux grilles drapeaux républicains, banderoles dont les clogans hurlaient : « Franco = Staline = Hitler », « Attention ! ici prison à vie » et le buste caricatural et ensanglanté du Caudillo, tandis que le tract dénonçant le crime fasciste était distribué dans les rues d'alentour.

Quelques centaines d'hommes pour protester contre les assassins du peuple, c'est bien peu.

Mais c'est par la voix de quelques centaines d'hommes, parfois de moins, que s'élève la protestation de la conscience universelle.

Et en l'occurrence cela a permis de trouver un écho dans la grande presse et quelqeuis une information objective.

POUR LIBÉRER LA GRANDE PATRIE

Agissons de concert pour libérer la grande patrie qui s'étend jusqu'aux extrémités du monde, partout où il y a des maîtres et des esprits !
Elysée DÉCLUS.

L est un pacifisme qui né de l'instinct de conservation traduit l'égoïsme le plus sûr et la peur la plus élémentaire.

Il est un pacifisme qui utilise les réactions spontanées qui animent pour maintenir et consolider les positions conquises par la force et protégées par la tyrannie.

Les uns veulent localiser et... « humaniser » la guerre, afin de jouir d'une paix « relative » et maintenir assez loin du front, un « arrière » assez bien abrité. Les dictateurs reprenant et transposant une formule célèbre espèrent que les peuples préféreront la servitude à la guerre, surtout lorsqu'il s'agit de la servitude des autres, autres garantie par des menaces de guerre, que l'on entend avec un lâche soulagement !

Laissons à leurs illusions ou à leurs cynisme, ceux qui préconisent sur la neutralisation de certaines zones, ou qui s'égarent dans les hallucinantes prophéties du Jupiter de Moscou !

Notre pacifisme s'est conçu loin des cercles où s'élaborent les tractations et les marchandages. Il ne respecte, ni les situations acquises, ni les injustices établies, ni les sécurités rentables. Et même lorsqu'il se réduisait à « gagner du temps » en repoussant la fatalité de la guerre, il se consentait, à aucune abdication, à aucun renlement. Fallait-il par amour de la paix liquider ces deux bases fondamentales : la solidarité internationale et la défense de l'homme ?

A tort ou à raison, nous avions approuvé la politique de non-intervention en Europe en 1936 — les accords de Munich en 1938 ?

Mais nous n'avons pas cessé d'affirmer notre haine de Franco et d'Hitler, notre solidarité avec les révolutionnaires espagnols et les antihitlériens allemands ! Satisfaction purement verbale, abstraite, gratuite, dira-t-on ? Elle n'est pas absolumen exact. Mais alors, s'il s'agit d'une attitude commode, pourquoi diable, aujourd'hui, de telles affirmations sont-elles si rares et si discrètes ?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Non de Berlin, non de l'Allemagne, non des impérialismes rivaux — mais des Berlinois, des Allemands, de tous les peuples colonisés.

Il est des heures angoissantes, il est des tournants lourds, lourds, où les habiletés diplomatiques et les cogitations doctrinales bercent de leur ronronnement fastidieux les pudeurs de la lâcheté.

Que certains publicistes... de gauche s'empressent à neutraliser les pro-américains ou à tolérer les Staline — ou plient sans émotion, s'ils ne se livraient pas à l'opération quelque « lochophobie » qui trouvaille dans l'âme de tout petit bourgeois français. Kruschev dénonçant le danger allemand, De Gaulle semblant d'accord avec Adenauer, on peut engager la future bataille électorale sous les drapeaux associés de la Libre-Pensée, de la Démocratie, de la civilisation latine, du socialisme statiste... de l'alliance franco-russe...

Cela a commencé par de finas galoubets. Avant le « colmatage » de la brèche de Berlin, près de 4 millions d'objecteurs de conscience avaient voté avec « leurs pieds » contre le régime de Pankov. Parmi cuz une majorité de travailleurs et de jeunes et une tourde minorité d'intellectuels. M. Ewal a observé et entendu les dernière transfuges du camp de Marienfeld (Express du 27-7-61). Comme le speaker de la radio soviétique accuse les agents américains de recruter des entraîneuses pour leurs bottes de nuit, notre journaliste le rassure, avec un fort exquis : « Les jeunes filles qu'il a examinées ne peuvent espérer qu'une carrière fort limitée dans cette profession ».

Et le reportage continue dans le même article : « ces récoltés qui ont tout abandonné pour fuir le totalitarisme seraient attirés à l'Ouest par la variété des ancrages. Le poids des cochons... et les fesses de Brigitte Bardot et de Marylin Monroe. Cette bestialité immonde est décidément méprisable.

On ne peut vraiment pleurer les colères des amateurs de cochonaille et de pornographie, abattus après le 17 août, pendant leur passage clandestin, par les Vopos socialistes et idéalistes d'Ulbricht...

Ainsi en 1942, certains journalistes très parisiens blaguaient ils, ces lourdes cheilles des femmes juives destinées à la chambre à gaz...

— Des commentateurs honnêtes ont expliqué l'évolution de l'Allemagne de Bonn, sans aucune allusion à de miraculeuses interventions. L'expansion de l'après-guerre n'est différente en aucun de ses éléments et de ses conflits de celle de toute l'Europe occidentale.

Mais nos hystériques nationalistes et les profiteurs krouchtchevienns sont de gerbe — ceux-ci poussant ceux-là — agitent des fantômes autour des machines.

L'Etat fédéral est si peu autoritaire qu'il est incapable de réduire l'autonomie des Lander — les industriels qui regardent vers l'Ouest — les syndicats (ni plus, ni moins actifs que leurs homologues français) combattent pour l'augmentation des salaires et l'application des quarante heures... Les partis qui cultivent encore de vagues aspirations « revanchardes » n'ont pas cessé de s'amenuiser depuis douze ans.

Aucun peuple qu'regardent n'est aussi réfractaire à la militarisation, et la loi militaire de Bonn est la seule qui implique le droit à l'objection de conscience, le droit à la désobéissance, le droit de contrôle parlementaire sur les autorités hiérarchiques...

Alors, il faut bien inventer...

Et voici toujours dans l'Express, un journaliste... « allemand » (?) qui recueille les propos d'un ministre à qui une bière trop alcoolisée inspirait un nostalgique retour du Grand Reich...

Le même a trouvé une explication vraiment originale de l'expansion allemande. Ce sont les cheffaillons nazis, les petits Führer sans emploi qui dirigent les entreprises...

Ces robots pour qui le national-socialisme représentant un uniforme et une gamelle seraient incapables d'initiative créatrice... Si cet humoriste inconscient est vraiment allemand, on reconnaîtra qu'il existe outre-Rhin au moins un exemple de débilité mentale...

Pasons — le sujet est trop grave pour être traité en quelques lignes — sur les sondages opérés au sein de la jeunesse allemande. Il faut quelque science et beaucoup d'expérience pour tirer de telles consultations des conclusions relativement défiantes. Mais journalistes de l'Express ou du Nouveau Candide ne sont guère qualifiés pour de telles besognes.

Il y aurait beaucoup à dire sur la liquidation de l'hitlérisme, sur les effets d'un complexe de culpabilité développé dans les générations post - hitlériennes. Beaucoup à dire aussi sur notre passé national... dont les pages sanglantes et atroces n'emprent guère notre histoire officielle.

Des responsabilités collectives ne pèsent sur un peuple que lorsqu'elles furent consciemment et volontairement acceptées.

Celles de l'hitlérisme incombent non à un peuple mais à toute une génération européenne. Nous aurions, nous survivants français des deux grandes guerres à réclamer le « notre culpa »... sans frapper sur la fortune des autres.

Mais nous avons surtout à peser nos responsabilités présentes. Le peuple allemand de l'Est, les peuples colonisés par Staline, le peuple russe lui-même subissent une militarisation forcenée, un système qui non seulement abolit les libertés élémentaires mais encore ruine tout espoir d'en jouir si le système ne s'écroule pas.

Notre pacifisme ne veut pas la guerre pour libérer ces peuples, mais doit-il s'en tenir au maintien d'une paix qui renforcera la servitude ?

On ne se tire pas de ce dilemme en énumérant les motifs de revendication, d'opposition et de révolte... accumulés à l'Ouest. Car là, dans la pire extrémité, il nous reste le droit au silence, à l'abstention, à la résistance passive. De l'autre côté du rideau de fer, on doit parler, voter, agir contre son esprit et son cœur. Et on ne se sauve que par la fuite ou le suicide...

par Roger HAGNAUER

LES SYNDICATS devant l'intégration

« *Il faut que le plan de développement national devienne une institution essentielle, qu'elle soit plus puissante par ses moyens, plus efficace par la collaboration des organismes qualifiés de la science, de l'économie, de la technique, et du travail, plus populaire quant à l'intérêt que son œuvre doit susciter dans notre peuple tout entier* ».

(*Discours présidentiel du 8 mai 1961*)

Tous les dirigeants syndicaux ou politiques savent qu'il s'agit là du vieux projet gaulliste d'intégration des syndicats à l'Etat.

Cette perspective du gaullisme, les syndicalistes-révolutionnaires, les moyens dont ils disposaient, l'avaient dénoncée dès 58 Ils avaient demandé aux directions politiques et P.O. ou à la F.E.N., une attitude sans équivoque à l'égard de l'Intégration et de l'Association Capital-Travail.

Sur ce point, cette action leur fut donnée. Cependant, depuis cette époque, les réformistes, incapables de rompre avec leur orientation passée, ne rompirent pas davantage avec le gouvernement en place, on peut dire, il est vrai, que ce dernier ne pas changé ; le drame, c'est que la nature du pouvoir, elle, a changé. Il ressort clairement aujourd'hui, des déclarations de De Gaulle, qu'il n'entend pas « discuter » avec des organisations qui prétendraient représenter une force indépendante de l'Etat. Il a décidé que cette force sera baillonnée ou intégrée à l'Etat.

Or, les réformistes eux-mêmes ont préparé le terrain favorable à l'intégration, depuis 58. De compromis, en compromissions, du « réalisme constructif » à l'alignement pur et simple derrière De Gaulle, le 24 avril, pour la « défense des Institutions de la IVe République », ils ont créé ce climat dont De Gaulle ne disposait pas après la grève générale des enseignants, en mai 58. La condition est d'autant plus grande que des syndicalistes ont déjà apporté une caution au régime par leur participation au Comité d'Expansion Economique ou au Comité Rueff. Avec un peu d'habileté, et en peu de temps, l'opération de l'intégration peut être réalisée en douceur, si l'opinion des ouvriers n'est pas alertée à temps par les seuls capitables de la faire, c'est-à-dire par les syndicalistes-révolutionnaires.

Il faudra expliquer qu'il s'agit en fait de quelque chose de nouveau en ce qui le syndicalisme français, qui a connu bien des périodes de collaborationnisme, n'a jamais fait l'expérience. La participation au Comité d'Expansion Economique, par exemple, témoignait d'une orientation collaborationniste d'autre plus dangereuse qu'elle se pratiquait avec l'Etat fort.

Mais les Syndicalistes n'y avaient qu'un rôle consultatif, et leurs pouvaient pas de décisions engageant leur organisation syndicale. Ils ne décidaient pas de l'orientation du syndicat, ils en étaient le produit, et leur participation même pouvait être remise en cause en même temps que cette orientation.

C'est autre chose qu'envisage De Gaulle aujourd'hui. Dans le système des syndicats intégrés à l'Etat, les syndicalistes se verront proposer la participation à une « planification » qualifiée, du même coup, de « démocratique », au sein d'organismes constituée dont les décisions deviendront « l'impératif de la Nation ».

Les conditions de productivité, des conceptions collectives nationales y seront décrétées avec cet esprit de « redressement national » qu'on se promet de développer « dans notre peuple tout entier ». Il va sans dire que les syndicats jouissant d'une voix délibérative, pour l'établissement du « plan » se verront plus la latitude de le contester au moment de son application, puisque les syndicalistes auront accédé aux « responsabilités politiques », puisque le plan sera « démocratique », ils auront en retour à faire respecter la discipline nationale qu'impliquera sa réalisation.

Il s'agit d'une transformation totale de structure. D'organisme de résistance autonome de la classe ouvrière, clairement défini dans la Charte d'Amiens, le Syndicat deviendra un rouage de l'Etat dans la classe ouvrière, comme les syndicats phalangistes espagnols, comme les syndicats russes, qui, ni les uns, ni les autres, ne disposent du droit de grève...

☘

C'est « la place du syndicalisme dans la Nation », que réclame à cors et à cris, la CFTC depuis 3 ans, sous le slogan, repris à Mendès-France, de « planification démocratique ». Mal accueillie dans la classe ouvrière à ses débuts maladroits, de « syndicats jaunes », la CFTC bénéficie aujourd'hui de la sollicitude de toutes les Centrales et particulièrement de l'amitié des directions FO et FEN (les grands laïques) qu'elle rencontre chaque semaine en comité intime, cité Malesherbes en compagnie de la SFIO et de la moderne UDT. A la lisseur de ce régime bonapartiste et clérical, qu'elle qualifie de « moment historique pour la France », elle s'apprête à jouer son rôle spécifique de « fossoyeur du syndicalisme » que réformistes et stalniens se sont efforcés de faire oublier.

« LE BULLETIN DE LIAISON DES MILITANTS C.F.T.C. des EQUIPES SYNDICALISTES CHRETIENNES », Avril 1961, écrit...

« *Il faut à la CFTC une base doctrinale, comment pourrait-elle sans doctrine, concevoir les fins de son action ?...*

« *L'esprit de collaboration des classes est, à mon point de vue, une exigence fondamentale de la doctrine sociale de l'Eglise ce qui suppose un ensemble de structures, afin de régler et prévenir les conflits sociaux.*

« *Il faut s'inspirer dans ces rapports, de la justice et de la charité...* ».

☘

Si ce texte est trop révélateur pour rendre dès maintenant la thèse officielle de la CFTC, il n'en donne pas moins l'idée exacte des seuls objectifs qui lui sont assignés depuis l'encyclique « *Rerum Novarum* ».

Il apparaît que les réformistes, de par leur origine et leur tradition, ne sauraient se précipiter vers l'intégration avec le même engouement. Dans la motion d'orientation qu'il a préparé pour son congrès, Forestier déclare :

« *Le syndicalisme a de devoir... de refuser son intégration dans l'Etat quel que soit le gouvernement en place* ».

Mais 3 paragraphes plus bas, il envisage :

« *une participation qui doit devenir prépondérante à l'organisation de la production, à la gestion des services et des entreprises et d'imposer sa conception d'une nécessaire planification démocratique, économique et sociale.* »

On connaît la formule de Bothereau, qui confirmait le 8 mai, au sol :

« *en ce qui concerne les objectifs économiques et sociaux, notre Comité National a déclaré que la classe ouvrière devait occuper une place suffisante dans la Nation, suffisante, ce qui signifie que nous n'avons pas de prétentions exagérées* ».

On aimerait évidemment savoir quelle barrière les réformistes comptent ériger entre la participation à une « planification démocratique », « la place suffisante dans la Nation » qu'ils sollicitent à De Gaulle, et l'Intégration que celui-ci exige d'eux. C'est à cette question que Bothereau ne répondit pas au dernier C.C.N., c'est cette question qu'a posée la tendance Ecole Emancipée à Force Ouvrière.

☘

C'est à la place du syndicalisme dans la Nation, que réclame à cors et à cris, la CFTC depuis 3 ans, sous le slogan, repris à Mendès-France, de « planification démocratique ». Mal accueillie dans la classe ouvrière à ses débuts maladroits, de « syndicats jaunes », la CFTC bénéficie aujourd'hui de la sollicitude de toutes les Centrales et particulièrement de l'amitié des directions FO et FEN (les grands laïques) qu'elle rencontre chaque semaine en comité intime, cité Malesherbes en compagnie de la SFIO et de la moderne UDT. A la lisseur de ce régime bonapartiste et clérical, qu'elle qualifie de « moment historique pour la France », elle s'apprête à jouer son rôle spécifique de « fossoyeur du syndicalisme » que réformistes et stalniens se sont efforcés de faire oublier.

« LE BULLETIN DE LIAISON DES MILITANTS C.F.T.C. des EQUIPES SYNDICALISTES CHRETIENNES », Avril 1961, écrit...

« *Il faut à la CFTC une base doctrinale, comment pourrait-elle sans doctrine, concevoir les fins de son action ?...*

« *L'esprit de collaboration des classes est, à mon point de vue, une exigence fondamentale de la doctrine sociale de l'Eglise ce qui suppose un ensemble de structures, afin de régler et prévenir les conflits sociaux.*

« *Il faut s'inspirer dans ces rapports, de la justice et de la charité...* ».

☘

Si ce texte est trop révélateur pour rendre dès maintenant la thèse officielle de la CFTC, il n'en donne pas moins l'idée exacte des seuls objectifs qui lui sont assignés depuis l'encyclique « *Rerum Novarum* ».

Il apparaît que les réformistes, de par leur origine et leur tradition, ne sauraient se précipiter vers l'intégration avec le même engouement. Dans la motion d'orientation qu'il a préparé pour son congrès, Forestier déclare :

« *Le syndicalisme a de devoir... de refuser son intégration dans l'Etat quel que soit le gouvernement en place* ».

Mais 3 paragraphes plus bas, il envisage :

« *une participation qui doit devenir prépondérante à l'organisation de la production, à la gestion des services et des entreprises et d'imposer sa conception d'une nécessaire planification démocratique, économique et sociale.* »

On connaît la formule de Bothereau, qui confirmait le 8 mai, au sol :

« *en ce qui concerne les objectifs économiques et sociaux, notre Comité National a déclaré que la classe ouvrière devait occuper une place suffisante dans la Nation, suffisante, ce qui signifie que nous n'avons pas de prétentions exagérées* ».

On aimerait évidemment savoir quelle barrière les réformistes comptent ériger entre la participation à une « planification démocratique », « la place suffisante dans la Nation » qu'ils sollicitent à De Gaulle, et l'Intégration que celui-ci exige d'eux. C'est à cette question que Bothereau ne répondit pas au dernier C.C.N., c'est cette question qu'a posée la tendance Ecole Emancipée à Force Ouvrière.

☘

Et Benoit Frachon (Membre du B.P. du P.C.) après s'être indigné des « slogans sur la CGT infiodée au PC », déclarait dans le discours de clôture :

« *Notre congrès a eu raison de maintenir la position de la CGT en faveur de l'union des forces démocratiques pour la restauration et le développement la démocratie... programme qui ne peut certes pas être le socialisme...* »

Et le brandissait cette menace explicite :

« *En aucun cas, nous ne devons laisser les adversaires de l'unité s'emparer de formules lapidaires pour dénaturer notre politique unitaire...* »

Mais la CGT ne semble pas pour autant accepter l'Intégration :

« *En raison même de la propriété privée, des moyens sociaux de production et de l'existence du profit comme moteur de l'économie, toute planification véritable est impossible en régime capitaliste... Ce sont les moyens nouveaux adaptés aux trusts que le Gouvernement envisage de « planifier », d'organiser et de diriger systématiquement que par le passé...* ». (Léon Mauvais).

Sans prétendre analyser ici, tous les aspects du congrès, il faut toutefois souligner le renforcement de l'appareil du PC dans la CGT, la marge étroite laissée aux militants par rapport au parti, étant appelée à se rétrécir encore, sinon à disparaître. On trouvera une similitude de vocabulaire (qui nous honore grandement) entre cette déclaration de W. Rochet au congrès du PC :

« *Il est indispensable que la classe ouvrière ait ses dirigeants reconnus. Il faut donc rejeter, à ce propos, la négation anarchiste de toute autorité, qui ne peut que servir les ennemis du mouvement ouvrier* »

et celle de M. Caille qui, au Congrès de la CGT, dénonce :

« *La survivance d'une conception rétrograde-syndicaliste selon laquelle l'organisation syndicale serait suffisante...* »

Ce qui signifie en clair que, selon la thèse développée par les gauchistes à Amiens en 1906, le syndicat doit se cantonner à une action secondaire corporative, le parti se réservant le monopole des initiatives politiques d'ordre général. Le syndicat est intégré au parti, lequel parti est lui-même, en l'occurrence, intégré à l'Etat russe.

Au Congrès du P.C., Thorez après avoir rappelé que « le « programme de rénovation de la démocratie », déclarait :

« *On sauve (la liberté et la démocratie) en appelant le peuple aux responsabilités et aux initiatives, en faisant confiance au civisme des masses et à leur élan républicain en associant les élus de la nation à la gestion des affaires publiques* ».

Autrement dit, Thorez, élu de la nation, veut bien s'associer aux affaires de la Ve République, il lui apporte même l'assurance du civisme de la CGT, mais il n'accepte pas, pour l'instant du moins, d'intégrer la CGT dans l'Etat de De Gaulle.

Il est tôt pour savoir si la position du P.C. sera définitive. Mais la question posée « résister, ou s'intégrer » concerne la CGT au même titre que les autres Centrales. Le P.C. peut se permettre d'envoyer les troupes de la CGT à la répression sans danger parce (les grèves tournantes sont toutes indiquées pour cela). Mais ses militants devraient « démontrer leur preuve de « civisme, d'élan républicain », et s'interdire « toute critique lapidaire », remettant en cause la perspective « réalisation d'une « démocratie rénovée ». Mais pour la CGT pose donc autant de problèmes que celui des syndicats réformistes.

Pour conclure, la tâche des syndicalistes-révolutionnaires, là où ils se trouvent, sera d'aborder et d'aller sans trader les travailleurs, particulièrement les travailleurs, exigée par Doctrine, n'est pas une simple participation à des commissions mixtes telles que nous les connaissons, mais qu'elle est la SUPPRESSION DES SYNDICATS EN TANT QUE FORCE AUTONOME DES TRAVAILLEURS.

C'est ensuite de démontrer que la seule parade à l'offensive de De Gaulle réside dans la résistance, pied à pied, contre les atteintes aux libertés syndicales, dans les actions d'ensemble pour les mots d'ordre généraux, les actions partielles (mais non isolées) pour les mots d'ordre particuliers, qu'en aucun cas des « pourparlers » avec les larbins du régime ne peuvent constituer une barrière à l'Intégration...

groupe Fernand PELLOUTIER

BERLIN 1961

(Suite de la page 1)

Partant de là, le peuple se replie en cette croyance quasi religieuse que la guerre atomique ne peut pas avoir lieu.

Or, tout au contraire, c'est dans la mesure où l'on ne croit pas à la guerre et où l'on ne fait rien contre elle que la guerre est rendue possible.

L'énormité d'un conflit atomique apparaît comme une protection de la Paix par son énormité même.

C'est peut-être la plus grossière erreur de nos contemporains.

Sans doute à son départ, une guerre mondiale recourrait aux procédés classiques et traditionnels, mais peut-on supposer que, les jeux faits, un bloc accuillé à la défaite l'accepterait sans mettre en œuvre tous les moyens dont il disposerait. Qui l'arrêterait sur cette voie ?

La crainte d'un suicide universel ? Si les puissants de ce monde s'embarrassaient de telles considérations, pournil-vraient-ils des expérences nucléaires qui polluent l'atmosphère, empoisonnent les eaux, multiplient les maladies et risquent de supprimer toute vie terrestre ?

Et puis consentir à ne pas se servir de certaines armes, c'est faire éclater aux yeux de tous la complicité des Etats.

S'ils sont capables de s'entendre sur les normes de la guerre, pourquoi ne pourraient-ils pas se mettre d'accord sur les conditions de la Paix ?

Ce qui pourrait sauvegarder cette Paix, c'est la conscience et l'action populaires.

Nous avons actuellement des livres d'occasion que nous vendons par lot, à des prix intéressants. Venez nous voir.

LIBRAIRIE

Toutes les commandes et les règlements doivent être adressés à la :

LIBRAIRIE PUBLICO
3, rue Tertiaux - Paris (11ème)
C.C.P. Paris 1129-15
Téléphone : VOLTAIRE 34-08

Les frais de port sont à notre charge.

(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 NF aux prix indiqués.) Prix en NF.

(Le catalogue général sera envoyé sans frais sur demande).

Nous rappelons que nous pouvons fournir TOUS les LIVRES et DISQUES se trouvant dans le commerce. Faites vos achats à notre librairie !

HEURES D'OUVERTURE
Lundi, de 17 h. à 19 h. 30 ; mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi : de 12 h. à 19 h. 30. Fermé, dimanche et fêtes.

EXTRAITS DU CATALOGUE

QUESTIONS ECONOMIQUES SOCIALES ET POLITIQUES

ABOSCH Heinz :
L'Allemagne sans miracle d'Hitler à Adenauer) 12
AUPETIT A. :
Essai sur la théorie générale de la monnaie 5,50
BESNARD Pierre :
Le monde nouveau 3
BONTEMPS Ch.-Aug. :
L'homme et la propriété 3
BOUTHOUL :
La surpopulation dans le monde 12
COSTON Henri :
Les financiers qui mènent le monde 7,90
Haute Banque et trusts 9,90
Le retour des deux cents familles 12
La presse, les partis politiques.. 18,00
(du fascisme à l'anarchie).
DE CASTRO :
La géopolitique de la faim .. 12
BIRLAS Milovan :
La nouvelle classe dirigeante.. 7,60
FAURE Sébastien :
Mon communisme 6
GUERIN Daniel :
jeunesse du socialisme libertaire 18
HANKELIN :
Les doctrines économiques (diverses doctrines ou systèmes économiques depuis le moyen âge) 5,10
LEVAL Gaston :
Pratique du socialisme libertaire 1,70
LAURAT L. :
L'accumulation du capital d'après Rosa Luxembourg (suivi d'un aperçu sur la discussion du problème depuis la mort de Rosa Luxembourg 6,00
LAVERGNE Bernard :
Le socialisme coopératif 2,45
LUSIGNAN Gérard :
L'organisation internationale du travail (1919-1950) 4
PROUDHON P.-J. :
Du principe fédératif 3,75
Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition — en fort volume) 22
De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique 10
Avertissement aux propriétaires — Lettre de propriétaire 16,00
Du principe de l'art et de sa destination sociale — La Pornocratie 19,00
La Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre 18,00
Idées générales de la Révolution au XIXe siècle 19,00
Contradictions politiques 18,00
Philosophie du progrès 19,00
De la justice dans la révolution et dans l'église (4 T.).. 72,50
Philosophie de la misère — Contradictions économiques (2 t.) 36,00
Confessions d'un révolutionnaire .. 19,00
Carnets 24,00

HISTOIRE

CHALLAYE Félicien :
Petits histoires des grandes phi losophies 7,50
Petits histoires des grandes religions 7,50
DOMMANGET Maurice :
La Jacquerie 4,50
Révolution et drapeau rouge en 1848 2,50
DOMINIQUE A. :
La Révolution sociale, économique en Europe de 1800 à 1850 6
DUPUY A. :
1870-1871 — La guerre — La Commune — La Presse 7,50
DURDESCH :
Budapest et les Hongrois — Le pays, les mœurs et la politique 7
GUERIN Daniel :
La lutte des classes sous la Première République (2 tomes) .. 12
HERR :
Histoire populaire de l'Inquisition en Espagne 7,50
KROPOTKINE :
La Grande Révolution 2,50
LACAZE DUTHIERS g. de :
La torture à travers les âges.. 8,00
MAITRON :
Histoire du mouvement anarchiste en France (1880-1914 15
De la Bastille au Mont-Valérien Promenade à travers Paris révolutionnaire 8
MAITRON Michèle :
Histoire de Jacques Bonhomme.. 3
REED John :
Dix jours qui ébranlèrent le monde 8,50
SOUCHY Augustin :
Nutch Über Spanien (La révolution libertaire en Espagne) (en allemand) 8,50
SERGE Victor :
Destin d'une révolution 3,80
VOLINE :
La Révolution inconnue (La révolution russe et le mouvement libertaire) 4

(Le catalogue général sera envoyé sans frais sur demande).

PRES DE NOUS

AMIS DE HAN RYNER

Réunion dimanche 15 octobre, à 14 h. 45, au café de la Gare, 3, place St-Michel (sous-sol); sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A.H.R. Causerie de Sylvain Bonmariage : « Han Ryner styliste ». Discussion amicale et projets pour le centenaire de Han Ryner. Invitation cordiale aux sympathisants.

ESPERANTO

Comme chaque année, un cours d'espéranto gratuit, aura lieu à notre siège, rue Tertiaux, tous les dimanches matin, de 10 h. à 12 h.

Ouverture des cours : dimanche 8 octobre.

VIE DE LA FÉDÉRATION

RÉGION PARISIENNE

ASNIERES. — Groupe Anarchiste ; Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque samedi. Renseignements au siège, 3, rue Jeanaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LES EGAUX (personnel de la Sécurité sociale).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Attention, réunion du groupe jeudi 5 octobre 21 h., précises, jeudi 19 octobre, 21 h. précises, présence (au local de Montmartre) indispensable de tous les militants.

AIX-EN-PROVENCE. — Groupe libertaire. — S'adresser à José Barrachina, Clos des Fleurs, Bt. A, 41, avenue P.-Solari

GROUPE ANGERS-THELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30, au lieu habituel.
Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

MARSEILLE. — Groupe de jeunes libertaires. S'adresser à : Blanco René, 100, avenue Frédéric-Mistral, Plan de Cuques (B.-du-R.).

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Mallant, boulevard Rambourg, à Commentry

LILLE. — Groupe anarchiste « La Commune Libertaire » : C.R.I., S.I.A., espérantistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul DESIETER, rus Boucher-de-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

CARCASSONNE. — Groupe Han Ryner : François Dufour, 51, rue du Jeu de l'Arquebuse, Carcassonne (Aude).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Saillamolo, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

NANTES. — Groupe Anarcho-Syndicaliste « Fernand Pelloutier » : Pour tout renseignement s'adresser : pour Nantes, à Marie Serge, 157, chemin Camaret ; pour Nantes Banlieue Sud, à Rigaud Pierre, avenue du Mont-Blanc, La Houssaie, Rézé-les-Nantes.

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kéravis, 3, rue de Jemmapes, Grenoble

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Grigny (Rhône).

LYON. — Groupe Durutti ; permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

Comité de relations de la F.A.
Réunion le 1er mercredi de chaque mois, à 19 heures, 3, rue Tertiaux, Paris (XIVe).
Renseignements même adresse

BULLETIN INTERIEUR de la F.A.
Notez le changement d'adresse
SALAMERO,
71, quai des Chartrons
BORDEAUX

LE GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE TOULOUSE

Mercredi 25 octobre à 21 h.
Salle Séchéhé
17, rue de Rémusat
UNE CONFERENCE
publique et contradictoire
SUJET :
PAIX INTEGRALE COMMENT ?
par
PAUL LAPEYRE

Le groupe libertaire Louise-Michel et le groupe Kronstadt
organisent
Samedi 21 octobre
à 17 heures précises
au local de Montmartre (110, Passage Ramey) Paris 18e
UN COLLOQUE SUR LE THEME
1° La philosophie anarchiste et la Société moderne.
2° La Révolution et son contenu.
Cette séance est réservée aux membres des Groupes appartenant à la F. A.

SOUSCRIPTIONS

SOMMES REÇUES DU 25 JUIN AU 22 SEPTEMBRE

Queudet : 5,00 ; Prévôtel M. 2,55 ; Millet : 4,50 ; Bourgogne : 4,50 ; Mme Mimi : 4,00 ; Surbier : 4,50 ; Lachiche : 4,50 ; Descour : 2,50 ; Balandreau : 1,50.

Région parisienne : 172,50.

Groupe Salines : 30,00 ; Quendet 15,00 ; Delamy : 4,00 ; Sévère : 2,00 ; Lantuejoul : 2,50 ; Gr. de versailles : 3,00 ; Vuiquier : 3,00 ; Lisbonne : 14,50 ; Prévôtel M. 38,00 ; Jullien : 4,50 ; Blanco : 3,00 ; Leautier : 4,50 ; Hervé : 4,50 ; Gr. Capers-Trélazé : 45,00 ; Bédy M. : 3,00 ; Lafarges : 8,00 ; Zanlari : 4,50 ; Gilbert : 3,00 ; Grandin : 4,50 ; Lapeyre T. : 100,00 ; Gr. Asnières : 39,00 ; Stephen : 3,00 ; Say : 2,50 ; Rivry : 4,50 ; Voileau : 2,00 ; Deby : 4,50 ; Estaban D. : 4,00 ; Salmero : 10,00 ; Mme Laurent : 4,50 ; Moranzoni : 5,00 ; Stas : 10,00 ; Fernandez J. : 9,50 ; L. et F. Parenti : 50,00 ; Jeannes : 10,00 ; Drouet : 1,00 ; Pano W. : 9,50 ; Lloret : 4,50 ; Martini : 4,50 ; Vola : 4,50 ; Masse : 10,00 ; Blanco : 8,00 ; Fournier : 3,30 ; Lapeyre Ar. : 100,00 ; Durlière : 4,50 ; Mme Prévôtel : 10,00 ; un anarchiste jurassien : 50,00.

L'intolérance en Italie

Dénoncé par l'aumônier et le proviseur d'un collège de Benevento, M. Radice, professeur d'anglais, a été relevé de ses fonctions. Cette sanction a été portée par le gouvernement à deux ans d'interdiction d'enseigner.

M. Radice est accusé d'avoir lu et expliqué à ses élèves, pendant une classe de littérature anglaise, quelques passages d'un livre de l'écrivain protestant Milton.

Sans commentaire.

A TOUS NOS AMIS

Nous avons édité des carnets d'abonnements que nous vous adresserons sur simple demande.

Pour une conception anarcho-communiste de l'économie politique

Il n'est plus nécessaire de montrer l'importance des problèmes économiques dans le comportement de l'homme. Tout individu doit avoir une conception de l'économie car finalement on choisit, même inconsciemment entre capitalisme, socialisme, communisme et autres doctrines. Nous demandons à un système économique d'éviter, non seulement l'exploitation de certaines catégories sociales par d'autres, mais aussi l'asservissement de l'individu à un état, état qu'il est indispensable d'abolir puisqu'il est oppresseur par nature. Le capitalisme, fondé sur la propriété privée et sur la liberté des échanges est incompatible avec les idées anarchistes; une économie dite libre conduit inéluctablement à l'exploitation de l'homme et au dirigisme économique.

La manifestation essentielle d'une économie libre est, avec la libre initiative, la liberté des échanges. C'est une économie de marché qui conduit obligatoirement à la concurrence des entreprises. La concurrence entraîne la suppression des entreprises les plus faibles qui produisent à des prix de revient supérieurs aux prix du marché; l'entrepreneur, par la concurrence des autres, est poussé à accroître le rendement de son outillage, à intensifier le travail et augmenter l'exploitation des travailleurs. Dans un régime coopératif, pour lutter contre la concurrence, on peut, bien concevoir un accroissement de l'exploitation consenti par les travailleurs eux-mêmes.

La concurrence entraîne, et l'étude historique de l'évolution du capitalisme le prouve, la concentration des entreprises et aboutit à la constitution de groupes économiques importants, d'autant plus puissants qu'ils tendent à établir des monopoles de fait. La société anonyme, bien que juridiquement propriété de nombreux actionnaires est condamnable, non seulement parce qu'elle permet aux capitalistes, de toutes sortes, de vivre sur le travail correspondant, mais aussi parce que les administrateurs, établis souvent à la tête de plusieurs sociétés, constituent une classe nouvelle opprimant les travailleurs et dirigeant l'économie; quant à la participation des travailleurs à la gestion des entreprises, elle est loin d'être la même de devenir une réalité...

Il est impensable, cependant, pour éviter ce déséquilibre, dans la situation actuelle de l'économie de refuser l'utilisation des techniques de production, machisme, production en série, division du travail et séparation des tâches qui rendent maximum l'efficacité du travail humain. De même les grosses unités économiques sont nécessaires. Il est donc indispensable qu'un organisme se charge de prévoir les besoins des consommateurs et d'organiser la production en fonction de ceux-ci.

Mais cette « planification » de la production est insuffisante, s'il n'y a pas corrélativement une organisation de la distribution : la répartition des biens de consommation ne peut pas être laissée au libre initiative des producteurs; la crise actuelle de l'agriculture en France en est un exemple très net. L'Agriculture française, grâce à un accroissement de la productivité dû à l'utilisation d'un matériel agricole de plus en plus perfectionné et important, est excédentaire. Si ces dernières années, l'intervention des Pouvoirs Publics visait à absorber surtout les excédents d'alcool dûs à une production trop importante de betteraves et de vin, le problème s'étend à d'autres denrées, et dans son dernier discours, Debré annonce qu'en 1961 l'Etat accordera, pour maintenir les cours agricoles, de 170 à 200 milliards dont 40 milliards pour les céréales et plus de 100 milliards pour la viande et le lait. Les paysans réclament une « commercialisation » de leurs produits, assurée par l'Etat dans ce cas particulier.

La planification de la production et de la distribution est donc inévitable : le seul problème que nous ayons à résoudre est celui de la planification compatible avec la socialisation des moyens de production et des biens de consommation, les libertés fondamentales de l'individu étant respectées, non pas liberté pour l'entrepreneur de rechercher par tous les moyens le profit maximum, mais liberté de penser, d'expression, de participer aux décisions concernant le sort des collectivités dans lesquelles s'intègre l'homme. Il est possible de concevoir une planification par bas, organisation sociale collective reposant sur des unités économiques, sur les communes, groupées en Fédération établissant les cadres généraux de l'activité économique. Il serait intéressant également d'étudier et d'adapter les projets de planification coopérative de tous les agents de production au stade de la production et, au stade du marché, une planification équilibrée déterminée encore par une organisation coopérative généralisée.

par

Éliane VERNON

Révolution algérienne

(suite de la page 1)

structures de tous les partis politiques existants et à l'intérieur même les hommes politiques en vue à s'y intégrer. On sait que même le P.C.A. y fut obligé malgré lui... Voilà ce que la C.N.T. d'Espagne pourtant libertaire n'avait pas réussi à accomplir.

Le gros problème a donc appris que le Conseil National de la Révolution Algérienne s'est réuni à Tripoli du 9 au 27 août dernier. Il a appris que la même l'existence de ce Conseil National. Ce Conseil représente réellement toutes les tendances de l'Algérie en lutte (et particulièrement les maquis). Le pouvoir gaulliste s'est rendu compte avec stupeur qu'il n'avait eu en face de lui à Evian et Lugrin que les mandants de ce Conseil; que c'était lui qui était souverain, et non le G.P.R.A. Ce conseil qui se conduit comme un véritable parlement n'a pourtant rien à voir avec quelconque assemblée consultative telle que De Gaulle avait installé à Alger pendant la guerre gourde où la désignation des délégués était toute arbitraire et où on étouffait au maximum la voie de la Résistance intérieure. Il représente une nouvelle forme de démocratie que nous pourrions qu'il n'a de « dynamique », en ce sens qu'elle est forgée et existe dans la lutte. Et c'est là où les légendes d'un Pouvoir algérien différent de la base et formant une nouvelle bourgeoisie hypothétique sont en train de s'écrouler. Que l'on se souvienne des positions avant-gardistes de BERNIER pendant la guerre d'Espagne au moment où beaucoup d'anarchistes sombraient dans la collaboration de classe. C'est bien un conseil révolutionnaire de ce genre qu'il préconisait (guerre de classe en Espagne).

Tout le monde sait donc maintenant que le GPRA n'est rien en lui même qu'un instrument diplomatique, qu'il n'a jamais été que cela. Abbas ou Ben Khedda ? Quelle importance ? Seules, les circonstances de la lutte les conditionnent.

Il n'est pas inutile de connaître ce qui s'est décidé à Tripoli :

Précision idéologique des objectifs de la Révolution — choix du camp « non aligné » — maintenu démocratique et social, économie au service du peuple — Intégrité du territoire y compris le Sahara.

On peut aisni comprendre que, loin d'être chauvine, la revendication du Sahara est nécessaire parce que la Révolution ne pourrait se payer le luxe d'une présence capitaliste sur ses arrières.

Dans sa dernière conférence de presse, De Gaulle vient de céder sur le terrain de la force. Il ve que l'Action directe paye toujours et que la mise au grand jour du caractère révolutionnaire de la lutte a complètement mis à néant le plan néo-colonialiste.

Le pouvoir gaulliste essaiera encore de mettre en place son fameux « exécutif provisoire » à condition qu'il trouve des Algériens pour s'y prêter.

Tout cela sera sans issue et ne pourra que renforcer la position des fascistes d'Alger. L'échec de la politique gaulliste fera que le Capital se tournera de nouveau vers les ultras. Un seul fait compte : la Révolution algérienne continue et la lutte pour la liberté en France sera de plus en plus objectivement solidaire de cette Révolution.

Lettre des Forces libres à Belgrade

Les forces libres de la Paix sur la suggestion de l'Union Pacifiste de France ont adressé aux nations réunies à Belgrade la lettre suivante :

Conscientes de la gravité des événements et des risques accrus de guerre,

Estimant que toute initiative allant dans le sens de la détente internationale doit être encouragée,

Se félicitent que des nations se soient réunies à Belgrade pour rechercher les moyens de cette détente, notamment en marquant leur désaccord fondamental avec la politique belliciste des deux blocs,

Déclarent qu'elles seraient disposées à apporter toute action concrète la guerre qui se traduirait par des mesures concrètes, et que les vingt-quatre nations réunies à Belgrade s'honoreraient et renforceraient leur position morale aux yeux de l'opinion mondiale en prêchant d'exemple et en procédant chez elles au désarmement immédiat que réclament et que souhaitraient sans réserves les organisations pacifistes précitées,

Et affirment que, dans ce cas, la réaction déjà apaisante et salutaire apportée par la Conférence de Belgrade aux provocations des deux blocs aurait des suites dont tout pacifiste intégral ne pourrait que se réjouir.

Le directeur de la publication
Maurice LAISANT.

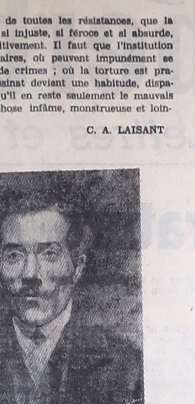
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

IMPRIMERIES RENÉ-BOULANGER 26, r. René-Boulanger, Paris-10e
IMPRIMERIES DE LA CHAPELLE 86, avenue du Président-Wilson Plaine-Saint-Denis (Porte de la Chapelle)

Émile ROUSSET

Il faut, en dépit de toutes les résistances, que la justice militaire, si injuste, si féroce et si absurde, disparaisse définitivement. Il faut que l'institution des bagnes militaires, où peuvent impunément se commettre tant de crimes ; où la torture est pratiquée, où l'assassinat devient une habitude, disparaisse aussi, et qu'il en reste seulement le mauvais souvenir d'une chose infâme, monstrueuse et lointaine.

C. A. LAISANT



En 1912, une campagne se développa en faveur d'un jeune soldat nommé Rousset, originaire d'une pauvre famille ouvrière de Lyon et qu'un vol avait conduit aux Bataillons d'Afrique. Là-bas, il dénonça un gradé qui avait tué un soldat nommé Aernoult. Une enquête en résulta durant laquelle on s'efforça de compromettre Rousset en l'accusant lui-même du meurtre d'un de ses camarades. Rousset fut condamné, mais après une campagne d'une année animée par le comité de l'affaire Rousset et à laquelle participèrent avec les anarchistes, les journaux socialistes, l'Humanité et la Guerre Sociale, les Syndicats, la Ligue des Droits de l'Homme et des hommes « de gauche », le jugement fut cassé et Rousset

Jules MAITRON
(histoire du mouvement anarchiste) en France

Les hommes de la génération passée qui l'ont grandie de leurs noms et ont marqué leur époque de leurs luttes, nous quittent un à un.

Emile Rousset, l'homme de l'affaire Rousset ! Emile Rousset, le témoin de l'assassinat de Aernoult ! Emile Rousset, le dénonciateur des bagnes militaires ! Emile Rousset, au cours de ce mois de juillet où l'exode des vacanciers vide la capitale, a quitté cette vie qui s'est montrée si marâtre et ce monde qui s'était montré si féroce pour lui.

Faut-il rappeler cette grande poussée de révolte qui souleva Paris, lorsque Rousset cria à la face du monde ce qu'était Biribi ; comment on y torturait des hommes, comment on les étouffait de sable pour les faire taire, comment Aernoult succomba sous les coups et les sévices de ses tortionnaires !

En ce temps-là, le peuple répondait présent à l'appel d'une juste cause, et, à Paris, des centaines de milliers d'hommes suivirent les obsèques du malheureux soldat ramené d'Algérie.

Le Comité de Défense se lança éperdument dans une campagne pour le retour de Rousset, en faveur de qui s'élevèrent toutes les voix généreuses.

Pauvre Rousset, quel était ton crime à toi, ce crime que la Société te faisait payer si durement ?

Celui d'être né dans une famille pauvre, et d'avoir volé, poussé par la faim.

C. A. Laisant, dans la préface qu'il faisait à des mémoires pouvait dire : « Mais les menus délits, datant de l'enfance, sont impuissants à un état social qui, dans son iniquité, transforme en coupables ses victimes. C'est cette société cruelle, sans humanité ni justice, dont la modification est impossible ; ses crimes laisseront dans la mémoire des hommes un souvenir impérissable. »

En première page de ce livre, je lis avec émoion ces quelques lignes de la main : « Quand tu seras grand, tu te souviendras que ton grand-père a bien lutté pour ma délivrance. Il était juste et bon pour les malheureux. Tu le seras aussi. »

Oui, Rousset, il aurait fallu que les générations qui t'ont suivi reprennent le flambeau, Il aurait fallu que deux guerres n'avillissent pas les hommes après les avoir saignés à blanc, il aurait fallu que le grand rêve humanitaire de ceux de ton temps trouve (sinon son épanouissement), du moins son ébauche de nos jours.

Quant à toi, tu n'as pas détesté la cause chère à ta jeunesse, tu as gardé la confiance aux continuateurs d'un idéal qui reste le seul espoir possible, dans un monde où les progrès techniques ne font qu'ajouter à la désespérance des hommes, et lorsque nous lancions notre « Monde Libertaire », tu fus notre premier abonné.

Aujourd'hui, tu reposes dans le cimetière de banlieue proche de la demeure où s'écoulèrent tes dernières années. Tu reposes après une vie bien douloureusement remplie, où tu dénonças le crime. Non le pauvre crime des misérables, mais le crime de la société, raffinée dans ses tortures et dont les bagnes, hélas ! malgré ton témoignage, et combien d'autres depuis ! continuent à engloutir des hommes dans leurs déserts de sable ou de neige.

Rousset, mon ami, mon vieux compagnon, avec ta fin, c'est une marée de souvenirs qui m'assaillent, depuis ceux de l'enfant vers qui tu te courbais pour partager ses jeux, jusqu'à ceux de l'homme, heureux de trouver dans ta présence la foi dans une cause dont nous nous entretenions à chacune de nos rencontres.

Que les jeunes qui viennent à nous, que tous ceux qui nous entourent, devant les injustices aussi nombreuses aujourd'hui qu'hier, fassent entendre leurs voix, et qu'il se trouve dans leur nombre des Rousset pour porter el plc dans le vieux mur des préjugés et des institutions.

Ce sera le plus bel hommage rendu à la mémoire de celui qui n'est plus.

par Maurice LAISANT

FORMES ET TENDANCES DE L'ANARCHIE

XVII. - Pour une présence anarchiste

L'IDEE de révolution intégrale, et seule l'idée de révolution intégrale, m'apparaît susceptible d'ouvrir la voie à un anarchisme résolument moderne : elle exprime avec la plus grande intensité l'attente et la volonté d'une transformation, d'une transmutation radicale de la vie, dans le cadre d'une civilisation marquée vers la mondialisation. C'est cette idée que a servi de fil conducteur à la série d'articles qui s'achève ici, et j'espère avoir au moins fait entrevoir qu'il est possible de recentrer sur elle tous les thèmes de l'anarchisme et de leur rendre par ce regroupement organique une épaisseur et une vigueur qu'ils ont perdu dans la dislocation et la fragmentation.

REVOLUTION ET REVOLUTIONS

Révolution à l'échelle de toute une civilisation, et d'une civilisation qui tend à devenir planétaire : une telle perspective ne condulra-t-elle pas à renoncer au renversement violent en attendant que s'accomplisse une évolution qui a toutes les chances de mener à des conditions matérielles et psychologiques absolument insoupçonnées ?

Plus que jamais nous allons vers l'inconnu. Par deux démarches parallèles, la science contemporaine entreprend l'exploration de deux infinis : l'espace cosmique et le monde intérieur de l'homme. La civilisation occidentale submerge l'Orient. Ce qui n'empêchera pas que de nouvelles idées, libertaires de surgir au cœur de l'événement, mais reprises dans des systèmes entachés d'autoritarisme qui les éduleorent et les déforment.

Certes, il nous faut nous organiser en groupes spécifiques, aussi réduits soient-ils, pour élaborer non seulement une action et de pensée, pour nous raffermir dans nos options fondamentales. Mais ces méthodes, nous devons les expérimenter et les pratiquer, et pour cela sortir de l'isolement, participer à la vie de groupes plus vastes, syndicats, coopératives, mouvements de jeunesse, groupements intellectuels, et surtout à toutes les conditions qui permettent de sortir du combat (comités de grève, etc...) Partout où ils le peuvent, les libertaires doivent réveiller le sens de la responsabilité et de l'initiative, affirmer, expérimenter et développer la puissance créatrice des individus et de la collectivité.

La est la vocation de l'anarchisme : notre temps mûrit pour cette ambition promethéenne des possibilités peut-être jamais entrevues, avec des risques d'autant plus considérables.

Reste à savoir si les anarchistes seront à la hauteur des chances qui s'offrent à l'anarchisme.

COSETTE PARMI NOUS

La grande presse, plus abondante en faits divers qu'en informations sociales, nous aprend qu'à Sarcelles, à quelques kilomètres de la ville lumière, le couple Théas exploitait une enfant d'une quinzaine d'années, la terrorisait, la frappait et oubliait de la payer.

La photo de la victime nous la montre l'œil tuméfié et la temps ensanglanté.

Voilà de quoi émouvoir l'opinion et ce n'est pas nous qui ferront quoi que ce soit pour freiner son indignation et sa générosité.

Oui il est hors de toute excuse, de toute justification qu'un adulte fort de sa puissance de force majorité puisse torturer des êtres plus faibles que lui, et sans défense ni devant les poings, ni devant la loi.

Cependant cela donne à rêver sur l'apitoiement qu'inspire le cas particulier et le désintéressement que connaissent les cas généraux ; tel que s'attendrit sur le sort d'un enfant martyr reste de marbre à l'annonce d'une ratonnade ou d'un Oradour algérien.

Un autre fait m'oblige à ce rapprochement : la presse nous apprend que M. Théas, entre autres titres de gloire, possède celui de capitaine ; et les journaux nous renseignent sur le caractère égalitaire de l'homme, à savoir qu'il traite ses enfants de la même façon dont il traitait sa petite bonne.

Et j'ai vu dans un raccourci frappant les personnages se grandir jusqu'au symbole : M. Théas se nommant l'armée, sa bonne devient les nations colonisées et les enfants Théas figurent à merveille le contingent.

Je m'en voudrais d'accabler en M. Théas un homme de tant de vertus et j'imagine fort bien l'émouvante plaidoirie que pourrait prononcer un avocat à son endroit.

Je présume la belle introduction par laquelle il ferait valoir les éclatants services qu'il a rendus à la France, l'impérieuse nécessité où il se trouve de se faire la main, faute de mieux, sur sa progéniture et sa domesticité ; et je crois entendre la péroraison patriotique par laquelle il vanterait en ce défenseur de l'ordre, le dernier soutien de nos vertus nationales.

RAUCIME

LIBRAIRIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ABECASSIS A. : Dix siècles	6
ALFARIC P. : De l'école de la raison	9
De la Foi à la Raison	7,50
Les origines sociales du christianisme	12
CARRY A. : Lettres aux hommes de l'Eglise (L'Homme et Dieu)	11,50
COTEREAU Jean : Que l'Homme soit (C'est l'Homme qu'il faut sauver)	16,50
CLARAZ (abbé) : La faillite des religions	5
DUSSOT : La religieuse	5
DERNOZ : Dieu et religions, servitude des peuples	13,50
DASSON E. : Mythes et légendes (un fort volume sur beau papier avec gravures)	25
Le Livre du Bien et du Mal	5
FAURE Sébastien : L'imposture religieuse	5
Mon opinion sur Dieu	2,50
L'Eglise a menti	2,50
La naissance et la mort des dieux	1,95
FORINO (princesse) : Les mystères des couvents de Naples	5
GUALDI (abbé) : Une conférence au Vatican	2,45
GUICHARD Marcel : Raison et sensation, ou l'Homme sans dogmes	4
HOFFET Frédéric : L'Equivoque catholique	7,50
LAS VERGNAS : Jésus-Christ a-t-il existé ?	6
LORULOT A. : Histoire des papes	7,50
La bible comique illustrée	6
Vie comique de Jésus	7,50
Paroles d'un incroyant	6
Pourquoi je suis athée	6
MAC CABE J. : Douze ans au monastère	10,50
PARIS Edmond : Le Vatican contre l'Europe	16,50
Le Vatican contre la France ..	9,90
PEYRONNEC M. : J'ai été curé	6,10
DU PRAT (abbé) : Vénus dans le cloître	5
PROUDHON : Ecrits sur la Religion : Encyclopédie catholique - Le mitrerre Articles de journaux - Correspondance - Extraits des Carnets - La Bible annotée - Jésus et les origines du christianisme - Césarisme et Christianisme (un fort volume)	22
SOUFFANGE J. : Le couvent de Gommorrhe	8
VALOT (Drs T. et G.) : Lourdes et l'illusion	4

SEXUALISME

AMY Claude : L'accord sexuel	6
BONTEMPS Ch. Aug. : La femme et la sexualité	8
DE CETREMOY : Religions et sexualisme	4
FAGE René : La maternité consciente	6
DR LAGRANGE-FILHOL : La liberté de la conception à l'étranger	10
La grande peur d'aimer	8,90
LANVAL Marc : Un conflit conjugal	6
Barrières psychiques devant l'amour	6
Sexualité	8,40
L'Amour sous le masque	8,40
LORULOT André : Tricheries et truquages de l'amour	8
La flagellation et l'amour	8
Femmes et filettes, méfiez-vous !	5,50
L'éducation sexuelle et amoureuse de la femme	4
Notre ennemie, la femme	4,50
Le secret de la santé	3,50

Réflexions sur la guerre de partisans

UNE objection nous est souvent faite : « Vous dites que la Révolution se fait chaque jour et vous citez Malatesta pour qui « l'Anarchie ne peut se faire qu'en un seul coup, comme conséquence immédiate d'une insurrection laquelle aurait abattu violemment tout ce qui existe et l'aurait remplacé par des institutions vraiment nouvelles... Il est certain que l'Anarchie ne peut pas être l'effet d'un miracle et ne peut pas se réaliser en contradiction avec la loi générale de l'évolution, rien ne se produit sans cause suffisante, que rien ne peut se faire sans avoir la force de la faire. L'Anarchie ne peut se réaliser qu'en augmentant graduellement en intensité et en extension. Il ne s'agit donc pas de faire l'Anarchie aujourd'hui ou demain ou dans dix siècles, mais de marcher vers l'Anarchie aujourd'hui, demain, toujours. » (Malatesta, dans l'article « Vers l'Anarchie », paru dans « La question sociale » N° 14, Paterson - New York, 9/12/1899). Mais, d'autre part, vous avez horreur du mot « réformisme » et vous prétendez qu'envisager une révolution par étapes plus ou moins échelonnées (« l'Etat socialiste est une étape nécessaire dans le passage au communisme », disent les marxistes), équivaut à l'accouchement et la naissance d'un enfant, échelonnés sur plusieurs années... Vous préférez couper le cordon ombilical, même si cela fait mal sur le moment, et vous vous prononcez pour l'action directe et même pour la lutte armée s'il le faut. Autrement dit, en plus d'une contradiction au départ, vous gardez cet esprit « quarant'huitard » et vous rêvez encore aux barricades sur lesquelles flotte le drapeau noir... A l'époque de la bombe atomique, vraiment, vous n'êtes bons que pour un magasin d'antiquités... »

Anarchistes, communistes, nous sommes toujours prêts à bousculer même les saints de notre chapelle — quand nous constatons leurs erreurs. Mais, sans aucun dogmatisme, nous ne voulons pas le faire quand il s'agit de l'affirmation cinétique de Malatesta. Nous ne voulons pas le faire car, en effet, on n'improvise pas une révolution comme un prestidigitateur sort des lapins de son haut-de-forme. Le système capitaliste porte en soi une suite de contradictions qui se traduisent par une lutte de classes permanente. Orienter, intensifier cette lutte c'est déjà *faire* la révolution. Chaque acte anarchiste, chaque parole anarchiste, chaque preuve anarchiste, chaque fois que l'idée de l'Autorité recule, chaque fois que les masses s'organisent et se réalisent *en dehors* est un pas vers et dans la Révolution. La somme de ces actes et de cette conscience repose sur une infrastructure économique qui évolue dans un certain sens. C'est ainsi qu'une situation historique se crée, provoquant le choc final dans lequel l'action directe, armée, doit — en général — intervenir. Bien sûr, nous schématisons, car ce n'est pas le propos de notre article. Mécanisme, il ressort clairement que la prétendue confusion, la « contradiction » est vite dissipée même par une brève analyse de l'événement du fait révolutionnaire.

Le problème qui reste est celui de l'intervention armée.

Le fait insurrectionnel — et c'est vieux comme la lutte de classes — prend, en général, deux formes : combats de rues et guerre des partisans.

La guerre des partisans est la forme naturelle de la résistance des peuples qui veulent se défendre contre les oppresseurs supérieurs en nombre, organisés, plus puissants économiquement. Cette forme n'est pas spécifique ni limitée à un certain nombre de peuples — comme on le prétend souvent — et ne dépend pas du degré de développement atteint par une société dans une période historique déterminée.

Sans citer les classiques grecs (Xénophon en parlait au 5e siècle avant notre ère...), nous la retrouvons dans les guerres des paysans en Europe au 16e siècle, dans les Balkans pendant cinq siècles de résistance aux Turcs, au cours de la campagne de Napoléon aussi en Europe et en Russie. Elle s'est maintenue jusqu'à nos jours, avec les caractéristiques propres aux conditions de combat de nombreux peuples sur tous les continents. Il est donc naturel que les expériences actuelles se basent sur les anciennes, qu'elles entrent dans une conception commune de la lutte mais, les conditions historiques étant totalement différentes, elles comporteront de nombreuses particularités qui les distinguent qualitativement, parce que conséquences et de l'expression des conditions générales et aussi du mode de réaction à ces conditions. Il s'est même avéré que les conditions contemporaines aussi bien politiques qu'économiques, permettent un développement maximum de la guerre de partisans et que tout ce qui, entre temps, est venu « enrichir l'art militaire » n'a eu qu'une influence très relative. Par contre, les buts qui se limitaient jadis à la défense, se sont élargis et vont jusqu'aux contre-offensives. Cet élément, qui est déjà par définition orienté, influe puissamment sur la forme même de la lutte et dépend directement de sa ligne politique. A partir de ce stade l'insurrection armée doit être développée non seulement en largeur, quantitativement, mais aussi et surtout qualitativement, idéologiquement. *Il ne s'agit pas seulement d'organiser, mais aussi d'orienter politiquement la guerre de partisans.* C'est à partir de ce stade que l'objectif de la lutte devient le facteur principal. Pour comprendre, communes, communistes libertaires, insurrections populaires, combats de rues et la guerre des détachements de partisans. A cela les marxistes ajoutent la création d'une armée régulière (« Rouge », « Populaire », de Libération », etc...), la création de véritables unités militaires au sens très classique du mot.

Le schéma est simple : pour la création d'une société libertaire et fédéraliste — les moyens et la fin — ne déterminent déjà l'objectif. Par contre, quand on envisage la créaton d'un nouveau pouvoir, c'est-à-dire d'un nouvel état, le rôle dirigeant du parti pendant la lutte s'affirme et la création d'une force capable d'assurer ce pouvoir devient une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il est clair qu'il faudra pendant la création de véritables unités militaires pour résoudre non seulement la question de la lutte armée, mais aussi et surtout qualitativement une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il est clair qu'il faudra pendant la création de véritables unités militaires pour résoudre non seulement la question de la lutte armée, mais aussi et surtout qualitativement une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il est clair qu'il faudra pendant la création de véritables unités militaires pour résoudre non seulement la question de la lutte armée, mais aussi et surtout qualitativement une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il est clair qu'il faudra pendant la création de véritables unités militaires pour résoudre non seulement la question de la lutte armée, mais aussi et surtout qualitativement une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il

par Paul ZORKINE

comme type de lutte révolutionnaire

Par contre, quand on envisage la créaton d'un nouveau pouvoir, c'est-à-dire d'un nouvel état, le rôle dirigeant du parti pendant la lutte s'affirme et la création d'une force capable d'assurer ce pouvoir devient une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il est clair qu'il faudra pendant la création de véritables unités militaires pour résoudre non seulement la question de la lutte armée, mais aussi et surtout qualitativement une nécessité. Nous sommes contre le « Partisanisme » de l'armée rouge (de Chine)... L'élément partisan est inutile dans une phase plus élevée et doit être réduit progressivement et délibérément... » — (Mao-Tsé-Toung) « Il

Il a été prouvé au cours des guerres de partisans passées, et il est aussi d'insister, que le principe stratégique des partisans reste valable : infliger la défaite à un grand nombre au moyen d'un petit nombre. Etablir un plan de lutte sur une telle conception est une question de conditions spécifiques dans lesquelles la lutte a lieu et de conditions du moment, du potentiel économique et du facteur moral.

En effet, il est impossible d'organiser une guerre de partisans à la suite d'une insurrection décidée artificiellement. Quant au facteur économique il joue un rôle extrêmement important, aussi bien même matériel que moral. L'expérience montre que toute insurrection au début très favorable moralement et appuyant économiquement, à la suite du temps, se retourne contre eux si elle consiste qu'ils vivent d'une façon pauvre et misérable et ce que le village » Un autre problème important est celui des réactions de la population devant les représailles. Les « spécialistes » bourrecs de la « petite guerre » ont eu trop vite tendance à conclure que les partisans provoquent consciemment les représailles ou « compromettent » une région afin de recruter la population qui, par réflexes de révoltes ou parce qu'elle ne voit pas d'autres issues, prend le maquis. Il y a là d'abord une distinction à faire entre le « maquis » qui est passif « presque par définition (on « prend le maquis » pour se cacher et ce que bat seulement si on ne peut pas faire autrement) et le détachement des partisans (on s'engage pour se battre). *(A Suivre.)*

le monde libertaire
Des Lettres et des Arts

LE LIVRE DU MOIS par MAURICE JOYEUX

LA DERNIERE SAISON
de J.-E. GLANCIER (Laffond éditeur).

Voici le dernier volume de la suite romanesque que G.-E. Glancier a entrepris de nous conter et qui englobe l'évolution sociale d'une famille au cours de ces cent dernières années, à travers l'histoire d'une bourgeoisie du Limousin.

1903 : Les hommes ont faim de dignité. L'auteur trace une vaste fresque des grèves sauvages qui opposent les travailleurs à un patronat de caste et de combat que les balonnettes protègent de la vague qui risque de la déborder. Puis c'est la guerre, cette étemelle solution aux impasses sociales et enfin l'après-guerre submergée par l'écume que la grande marée des douleurs abandonne sur les sociétés lorsqu'elle se repile.

La drame se noue autour d'une douce et simple figure : Catherine, autour de laquelle les hommes et les passions s'agitent et que son amour pour l'anarchiste Pierre Coutil assassiné par la troupe, irradie. Drame collectif qui avive la multitude de drames qui tissent la vie des prolétaires et qui prennent leur source autant dans le caractère des hommes que dans les mythes qu'on leur impose. Et Catherine courbée par les ans, revit, en les contant au petit-fils qui les transcrira pour la postérité, les années noires qui furent parfois des années chaudes lorsque l'amour entreprit d'en raboter l'écorce.

Simple et claire cette œuvre d'une profonde humanité restera comme un reflet exact d'une époque. Les personnages et les idéologies sont tracés avec une pudeur, une honnêteté, un sens du réel remarquable sans aucun démagogie, sans aucun souci d'une propagande partisane. De cette toile en clair-obscur, qui fait penser à l'école flamande, les personnages qui ressortent sont d'abord des êtres humains, des êtres de chair et jamais des prétexte. En effet, l'auteur lorsqu'il évoque, parmi d'autres aussi bien dessinés, les militants anarchistes, n'a jamais cédé à ce faux pittoresque cher aux courriéristes en veine de copie ou aux saltimbanques de la littérature mise à la mode par Cocteau et quelques autres.

La « dernière saison » qui clôture le cycle du « Pain Noir » est à placer dans votre bibliothèque auprès des ouvrages de Louis Guilloux auxquels elle s'apparente sur plus d'un point.

A PERDRE AMOUR
de Michel LANDA (Laffond éditeur).

Voici un livre qui tranche avec la littérature actuelle. Je dirais mieux : voici un livre qui sans avoir la prétention de la renouveler se sert pour examiner les êtres d'une technique originale qui permet un éclairage original des sentiments qui actionnent les êtres et guident leurs réflexes passionnels.

Une femme parle à un homme, Mathieu, confronta vingt-et-un ans de leur existence, et c'est extraordinaire. Mathieu est un intellectuel, un musicien que la création fuit. C'est également un militant d'avant-garde qui puise dans ses conceptions sociales son aliment intellectuel. Tout s'écroule et devant l'homme prostré, la femme parle. Devant nous se déroule les joies et les peines du couple, les espoirs, les souvenirs. Les caractères se précisent, les oppositions également. Duo tragique conduit par un seul interlocuteur, silence révélateur de l'autre silence palpitant qui met en relief l'autonomie de l'être mieux qu'un traité de philosophie.

Les événements politiques sont à peine ruggérés, juste ce qu'il faut pour souligner que les problèmes sont avant tout des problèmes de la structure du caractère et des sentiments de chacun des êtres qui se mêlent ou qui s'affrontent.

La remarquable maîtrise de l'auteur permet de conduire son ouvrage à son terme en évitant tous les écueils dressés sous sa plume. L'histoire est attachante, remarquablement construite, rapide. Le style est éblouissant et on sort de l'ouvrage à la fois enchanté et abasourdi par la richesse qu'il nous livre.

Je ne connaissais pas l'auteur, je ne sais pas le sort que réserveront les grands jurys de fin d'année à « A perdre amour ». Pour moi c'est de loin ce que j'ai lu de plus considérable depuis longtemps.

RADIO

A l'heure où faire passer à la sauvette sur l'antenne l'œuvre d'un signataire du manifeste des 121 constitue un tour de force, voire un trait d'héroïsme, que peut-on espérer des producteurs ?

Les chevronnés, les assis, les bien accrochés, craignent pour leurs places, les autres les jeunes, les montants plus ou moins timorés s'écartent de ce pas compromettre leur avenir. Périodiquement, le pouvoir permute les responsables. Le nouveau système qui se réclame des spécialistes et des techniciens apolitiques bombarde à une cadence jamais atteinte, d'illustres inconnus dans les fauteuils directoriaux. Ces petits copains installés dans leurs plantureux fromages font régner une ambiance d'instabilité, de crainte et de suspicion propre à paralyser les moins pusillanimes.

Il les producteurs qui, depuis 16 ans, ont « fait » la R.T.F. ne se rassaisient pas, nous sombrerons dans une nuit espagnole où, seuls, les cauliques et la musique militaire alterneront avec l'information officielle et obligatoire. Des ruades que diable, mais ce renoncements d'autruches !

☘

C'est une lapalissade que la période des vacances soit consacrée au repos.

La R.T.F., soucieuse sans doute de ménager le phosphore de son personnel habituel, avait organisé cette année un « Tour de France des chansonniers » (sic) comportant un « Challenge de l'humour » (rosic) et une revue « Les géants de la route ». J'ignore si ces messieurs ont été nés les routiers mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ont largement embouteillé l'antenne de France II généralement mieux inspirée. Une publicité tapageuse avait longuement précédé le « départ », après quoi, durant un mois et demi les humoristes-sic sévirent régulièrement six soirs par semaine. Je sais bien qu'il ne faut pas surmener les petites têtes d'auditeurs, mais je tiens, pour le bon renom de l'esprit chansonnier, à signaler aux ne le savaient déjà, que les cabarets de la capitale servent généralement autre chose que ces pitreries.

☘

Sans doute, pour nous consoler, France I Parisien, diffusait chaque jour pendant l'heure à écoute dense du déjeuner, les chansons des jeunes artistes sélectionnés par « Tiens bon la rampe ». Le goût sûr de l'ami François Claude et sa forte patte transparaissaient pour notre plus grand plaisir au cours de ces émissions.

☘

L'excellente production de Jean Chouquet « Dimanche dans un fauteuil » reprendra sa place le 1er octobre avec de nouvelles rubriques et la traditionnelle « colère » de Jean-François Noel. Autre bonne nouvelle : après une longue absence due à la maladie, Stéphane Pizella fera sa rentrée le 3 octobre avec une nouvelle série d'émissions « Dialogue avec ma mémoire ». Au fur et à mesure de leur mise en place, nous nous efforcerons de trouver et nous signalerons les bonnes choses que, nous l'espérons, dame radio nous prodiguera.

J.-F. STAS.

Mme Duplessis qui donne chaque dimanche à 14 h. sur France II une émission lyrique très appréciée faisait entendre sur les ondes des interprètes de Carmen en partance pour le Japon.

Regrettons vivement de n'avoir pu entendre la belle voix de Conniche Jenez qui tient le rôle de Micaëla aux côtés de Jeanne Rhodes, sous la direction de Roberto Benzi.

A son retour du Japon où elle obtient avec ses compagnons un immense succès, nous espérons que cet oubli sera réparé.

S. C.

En considération de la révolution prochaine des anarchistes nous ne pouvons rester indifférents aux résultats du mouvement organisé contre l'autocratie en Russie. Considérant l'autocratie comme l'une des formes les plus nuisibles de gouvernement, nous estimons en même temps que notre tâche est, non pas tant d'aider à son renversement que d'élargir la lutte en la dirigeant simultanément contre le capital et contre l'Etat sous toutes ses formes. Nous ne reconnaissons pas qu'il soit possible de diviser notre lutte entre deux périodes successives, l'une pour la réalisation de l'insurrection politique et l'autre pour les réformes économiques des institutions du nouvel Etat.

Pierre LROPOTKINE

Conférence Internationale anarchiste. Lon ·res 1904.

La Littérature et l'Anarchie

par **MAURICE JOYEUX**

En quoi la littérature concerne-t-elle l'Anarchie ? En quoi l'Anarchie concerne-t-elle la littérature ? Quels sont les rapports entre ces deux disciplines ? En vérité, dans nos milieux, on pose la question autrement; lorsqu'on la pose ! Pour certains la littérature serait simplement un luxe inutile, une sorte de snobisme dont l'inconvénient majeur serait de surcharger les textes et de les mettre hors de portée des travailleurs, surtout lorsque affublés pour la circonstance d'infantilisme intellectuel. Et il faut bien constater que ce complexe est cultivé par nombre de prolétaires qui se retranchent derrière un ouvriérisme mal digéré. Pour d'autres, la littérature serait réservée à une élite, à laquelle ils appartiennent, parbleu ! Elle ne peut être livrée à la consommation des masses populaires qu'à la suite d'un dosage sévère et c'est ce qui nous a valu cette école dite « de littérature prolétarienne » confectionnée à l'usage de cerveaux sous-développés et que pour ma part j'ai toujours dénoncée.

Les uns et les autres arrivent cependant à une constatation identique. L'impossibilité pour le travailleur d'utiliser les littératures, soit pour sa culture, soit pour la confection de textes destinés à justifier ses révoltes.

A l'origine de ces jugements définitifs, il existe une idée fausse de ce qu'est en réalité la littérature. Un jour, on posa à Anatole France la question : « Qu'est-ce que la littérature ? » « Avant toute autre chose, la littérature, c'est d'abord la simplicité », s'écria le grand écrivain. Et c'est profondément vrai !

On imagine qu'un texte surchargé, ampoulé, ambigu, est obligatoirement un texte littéraire. Un texte est bon ou pas, en dehors de sa qualité littéraire. Un texte est bon ou pas, que de lui conférer de la clarté, de la souplesse, de faciliter son assimilation, de lui conférer de la grâce également afin de faire vibrer une sensibilité dont aucun être humain n'est dépourvu même s'il la possède à des degrés variables. Kropotkine, qui fut un savant géographe en France sur son époque, un économiste et un philosophe extraordinairement précis, un esprit universel, n'avait pas le don littéraire, il en a exprimé des regrets et ces regrets nous les comprenons mieux en relisant « La morale anarchiste », ce qu'entre parenthèses on ne fait pas assez de nos jours (1).

☘

En quoi la littérature concerne-t-elle l'Anarchie ? D'abord et banalement, au point de vue utilitaire ! L'auteur d'un livre, d'un roman et singulièrement d'un roman moderne, construit son ouvrage sur un fonds qui utilise les philosophies, les économies, les éthiques. Couramment des auteurs font appel pour une partie ou pour l'ensemble de l'œuvre à la philosophie anarchiste dont le caractère universel leur permet à la fois de bâtir le décor à l'aide de l'histoire ou plus modestement à l'aide d'un fait qui appartient à l'histoire de notre mouvement et de justifier les oppositions qui dressent les uns contre les autres ses personnages en utilisant notre morale basée sur l'autonomie des êtres.

On est extraordinairement surpris de voir le nombre d'auteurs qui, de façon convenable ou pas, introduisent l'anarchie dans leurs œuvres, soit directement en racontant une histoire où les anarchistes jouent un rôle plus ou moins important, plus ou moins sympathique, soit indirectement en prêtant à des personnages qui politiquement ne sont pas désignés des actions ou des propos, un comportement qui relèvent de la morale anarchiste.

Il y a là un courant que nous serions criminels de négliger ! Certes, de tous temps il y a eu des écrivains communistes, socialistes, anarchistes, mais le nombre de ces écrivains engagés est en rapport avec la puissance de l'idéologie qu'ils servent et nous-mêmes nous avons nos écrivains. Il ne s'agit pas de cela ! L'anarchie apparaît aujourd'hui comme un élément important de l'œuvre à des degrés variables, soit directement, en dehors de notre mouvement, simplement préoccupés de leur ouvrage et qui choisissent la trame en fonction de l'actualité. Et c'est cela qui constitue un courant naturel extrêmement important.

J'ai, pour ma part, essayé d'axer chaque mois ma chronique littéraire sur ce phénomène de la tendance d'une partie de la jeune littérature moderne, et celle qui paraît ce mois-ci est justement une illustration de mon propos. Deux autres livres viennent de me parvenir d'une grande maison d'édition, dont je parlerai le mois prochain ; l'un a une militante anarchiste comme personnage central, l'autre est d'un jeune auteur de talent dont le dernier livre traitait des milieux anarchistes espagnols dans l'émigration.

☘

Quelle peut être l'influence de cette littérature, qui a l'avantage de maintenir l'Anarchie dans le champ de l'actualité, sur le public qui lit ? Avant de répondre à cette question, il faut bien convenir qu'il s'agit d'une littérature à champ limité et que chez beaucoup d'auteurs la réussite les conduit, même s'ils s'en défendent, vers le conformisme qui sert d'antichambre aux académies ou, dans le meilleur des cas, sur un « anarchisme de salon » dont Cocteau et Marcel Aymé sont, dans des genres différents, l'éloquent symbole.

Mais compte tenu de cette réserve, il n'en est pas moins vrai qu'une jeunesse ou une demi-jeunesse importante puise dans les nouveautés de chez Gallimard, de chez Julliard, de chez Laffond et de quelques autres, les éléments qui nourriront leur rêve et il est essentiel que parmi ces éléments l'anarchie ait une place de choix. Cette place augmentera — par la force des choses ainsi l'autre — avec l'accélération de l'emprise des sciences mécaniques sur la réglementation impitoyable qu'imposent les sociétés à comprises sociétés dites socialistes. C'est de la littérature de jeunes que jaillront les rébellions de l'esprit qui sont — l'aventure des encyclopédistes nous l'a amplement démontré — le fer de lance derrière lequel se regroupent les houles populaires.

La littérature de notre époque, la littérature moderne concerne l'Anarchi car elle est le véhicule de son éthique comme de son esthétique. L'Anarchie concerne la littérature car seule de toutes les philosophies elle a le pouvoir d'armer cette littérature des révoltes et des oppositions qu'elle révèle entre la liberté de l'esprit et les servitudes confortables et de créer ainsi l'intérêt dramatique dont la littérature se nourrit.

☘

Mais l'intérêt de l'anarchie pour la littérature n'est pas simplement utilitaire. Celle-ci est le complément indispensable de la connaissance et de l'esthétique et indissolublement liée à elles forme ce qu'on nomme la culture. Or la démarche de l'anarchie est à la fois sociale et culturelle. Le cadre socialiste à construire ne compte que si l'homme peut s'y introduire, récurer des souillures dont cinq mille ans d'esclavage l'ont salt. L'accession à la culture marche de pair pour nous avec l'acquisition par le monde du travail des moyens de production et d'échange et bien avant l'écrivain soviétique Doudintsev qui promène un cri churi sur ce qui fut autrefois son paradis, les anarchistes ont proclamé que « L'homme ne vivait pas seulement de pain ».

☘

En vérité à l'origine de la méfiance du monde du travail pour la littérature, on trouve la propagande de masse des partis marxistes et les vieux militants se souviennent des déclarations de Marty à ce sujet et de l'aspect que sous sa haute direction « l'Humanité » avait pris qui avait comme complément le style savamment biscornu et incompréhensible des « forts en thèmes » de la « Nouvelle Critique ». C'est également l'opinion des petits groupes d'opposition marxiste même lorsqu'il se réclament de l'esprit révolutionnaire. Ces concessions à l'esprit grégaire, outre qu'elles ont contribué à créer toute une classe de militants « supérieurs » qui savent (sic) a également contribué à maintenir les travailleurs loin d'une littérature qui remet en questions les vieilles idéfiées.

La Littérature concerne l'Anarchie qui prétend à l'universalité comme l'anarchie concerne la littérature qui ne peut survire qu'en se recréant à travers des négations et des révoltes.

C'est ce qu'ont bien compris de jeunes écrivains moins pressés de construire des systèmes que d'exalter les hommes qui refusent ce qu'on nous impose ou qu'on veut nous imposer et qui exaltent les valeurs qui justifient des refus qui prennent leur racine dans la philosophie anarchiste.

Nous sommes des anarchistes ; nous n'acceptons le gouvernement de l'homme sur l'homme sous aucune forme et sous aucun prétexte. La liberté humaine vers laquelle s'élèvent nos regards n'est pas une abstraction négative donnant toutes licences à l'égoïsme individuel, qu'il se manifeste collectivement ou individuellement. Elle est la moralité qui consiste à ne rien faire contre sa propre personnalité. Nous rêvons de la liberté positive qui ne fait en réalité qu'un avec le sentiment social, d'un champ libre pour les mouvements sociaux, actuellement déformés et comprimés par la propriété et par son gardien, la Loi ; d'un champ libre pour ce sentiment individuel de bienveillance, du respect de soi-même et des autres que vicie toute forme d'interférence collective, depuis l'exécution des contrats jusqu'à la pendaison des criminels ; d'un champ libre pour la spontanéité et l'individualité de toute être humain qui sont impossibles quand une règle inflexible est établie pour la conduite de tous.

Nous croyons que tout être sain possède le droit égal et imprescriptible de diriger sa vie intérieure à la lumière de sa propre conscience, sous la seule responsabilité de guider ses actions comme de se former des opinions. Nous réprouvons comme un mal pour la nature humaine, individuelle et par la suite collective, tout usage de la force en vue de contraindre les autres ; mais nous affirmons le devoir de chacun de défendre, par la force si c'est nécessaire, sa dignité d'être humain, et la dignité chez les autres, contre toute forme d'injure ou d'oppression.

Pierre KROPOTKINE

Proclamation parue dans le premier numéro du journal des anarchistes anglais : FREEDOM (Avril 1885).

CINÉMA

La Fête Espagnole

Un dénommé Henri François Rey avait obtenu pour un roman une de ces récompenses littéraires dont l'attribution même mêle du goût que de la cuisine. Conservant le titre : la Fête espagnole, il tira de son récit le scénario et les dialogues d'un film. Il ne peut donc prétendre avoir été trahi par l'adaptateur. Mais en scène par Jean-Jacques Vierne, ce film qui se veut âpre et lucide, fait beaucoup d'efforts pour paraître authentique. Dès le début nous sommes prévenus que l'histoire va se dérouler durant la guerre d'Espagne qui ne fut pas seulement, comme un vain peuple pense, la répétition générale du grand combat de la Démocratie contre le Fascisme, mais aussi une Révolution. Très rapidement les Communistes et les Libertaires de la Fédération Anarchiste Ibérique (F.A.I.) devaient s'opposer dans une lutte à mort. Le mur du silence va s'écrouler, rien ne manque pas même le sigle.

Un intellectuel de gauche, très indépendant et un peu artiste, tous ces traits étant bien soulignés par ses propos et par les renforts de cuirs des coudes de sa riveur de voiture, arrive de Belgique dans le midi de la France pour gagner l'Espagne et s'engager dans les Brigades Internationales. Sur la plage de Collioure l'amour lui apparaît sous la forme d'une journaliste. Si les amables personnes qui figurent en maillot de bains dans les magazines de mode peuvent être considérées comme journalistes, alors celle-ci est une journaliste vraisemblable. Pour nous persuader de la grandeur de cet amour total charnel, sublime il s'ensuit quelques scènes laborieusement banales et péniblement pudiques. Mais poursuivant son idée première notre héros abandonne l'amour et arrive au front. Il y découvre que le combat pour la liberté est bien ingrat, surtout s'il menace de s'éteriniser et il n'entrevoit pas la fin d'une aventure qui rapidement le dégoûtera. Une lettre de son amie catalysera ses rancœurs et son désir de fuite. Il demande une permission, l'obtient, retombe dans les bras de l'amour, trouve de l'aide pour repasser la frontière mais y sera arrêté et fusillé.

Telle est l'intrigue qui veut servir de prétexte à une étude psychologique et philosophique, tirant une certaine force de conviction d'une allure de véracité, d'indépendance, d'originalité et de sobriété dont se saurira le public habitué, quand le cinéma prétend montrer l'Histoire et la Guerre, à voir des centaines de figurants, des chevauchées, des canonnades victorieuses, des costumes rutilants ou des héros savamment déguenillés et hirsutes mais souriants et triomphants. Il accordera plus volontiers crédit à ce récit où on a cru devoir introduire quelques extraits d'actualités, où une attaque sur un petit village, un front, ne sont guère en jeu que l'effectif d'une ou deux sections, où l'on se livre à cette étrange et apparemment stupide guerre des haut-parleurs, où les combattants sont vêtus de façon peu classique mais homogène, où les anarchistes ont aussi des allures militaires et ne sont pas débraillés, où il est question précisément de communistes, de trosksytes, d'anarchistes, où la guerre est triste et ennuyeuse, où un doux prêtre est pris d'une humaine panique devant la mort ; le tout dans une Espagne aride et sauvage, avec des Espagnols qui ne le sont pas moins. Le film qui a frôlé la mièvrerie en ses débuts s'achève en un crescendo dramatique.

Les absurdes agents de l'absurde destin du héros sont les anarchistes. Déjà à Barcelone, revenant du front, il avait été bêtement insulté par une patrouille de planqués anarchistes. Car ce film faussement original n'a fait que tirer parmi les poncifs qui traînent depuis qu'il existe des anarchistes et des gens qui ne les aiment pas. Joseph Kessel, associé de sensationnel avait répandu la légende d'un Mahkno force primitive de la nature, « cœur pur » dévastant tout, guerrier ravageur, espèce d'Attila de l'Ukraine. Hemingway lui, en fait d'anarchistes exposait l'avarice vis que des ivrognes affublés de foulards noir et rouge. Ici nos auteurs ont puisé à deux sources : celle d'une littérature qui veut que les anarchistes sont des fous macabres, d'ingénuts nihilistes ; et la mettront leur héros, amoureux de la vie, aux prises avec ces amants de la mort dans la funèbre grande salle de la triste forteresse de Puigcerda. « Viva la Muerte » lit-on sur les murs. Vive la mort ! oui, mais celle des autres. Et là nous retrouvons la seconde source : celle de la propagande des communistes et de certains gouvernements qui prétendent que nos camarades avaient précisément eu la coupable bonté de laisser pouvoir. On croit en trouver la preuve en commandant « républicain » Martin Blasquez. On croit entendre les attaques du P.S.U.C. contre les anars, « incontrôlables », refusant de se battre, lâches assassins faisant régner sur l'arrière une terreur imbécile, puérilement autoritaires, éroitement bornés, bêtement xénophobes, fusillant à tort et à travers. L'homme au regard fou qui règne sur Puigcerda doit être Antonio Martin, bourreau du Puigcerda, ainsi que calomnies des communistes qui le feront tuer par les carabiniers dans une attaque prétidant à celle de mai à Barcelone.

Tel est le sérieux de la documentation de ce film si « vrai » qui plaira pourtant au public qui ne demandera qu'à retenir cette leçon qui tombe à point : la guerre civile est chose abominable. Outre que le monstrueux champignon anarchiste risque de pousser sur ce fumier, tout notre courage et notre idéal ne servirent à rien. Les fascistes ne manquent pas non plus de courage et d'idéal. Ils nous crieront les yeux : nous serons rapidement aussi dégeulasses qu'eux. Les horreurs s'accumuleront. Ne nous mêlons pas à ces choses ! Mieux vaut les laisser faire. »

HOUDET.

POÉSIE — Benjamin PERET

de Jean-Louis BEDOUIN

« Je vais comme la balle à la poitrine fasciste » « B. P. « Benjamin Péret » par Jean-Louis Bedouin.

Enfin est paru un « Benjamin Péret » dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Edition Seghers). Dire qu'il existait depuis si longtemps déjà un « Jean Cocteau » et qu'il a fallu attendre la mort de l'auteur et le numéro 78 de cette collection pour que paraisse un « Benjamin Péret » !

Mais nous le signe de la triple étoile surréaliste : la poésie, l'amour, la liberté. Benjamin Péret est mort depuis déjà plus d'un an. Avec beaucoup de chaleur Jean-Louis Bedouin nous parle de cet homme « resserré blant », et de son œuvre avec beaucoup de lucidité. Sa poésie ? ce qui me frappe, en effet, et me retient, et me semble de nature à retenir tous ceux qui aiment vraiment la poésie, qui l'aiment d'aujourd'hui, au sens où l'on dit d'un métal qu'il est chimiquement pur, l'absolue pureté de ses poèmes que ne contamine nulle « littérature ». » Ses contes ?... Ils sont « déchaînés » c'est le mot qui me revient à l'esprit chaque fois que je les relis nous dit J.-L. Bedouin. J'ai toujours rêvé, quant à moi, du cinéaste qui ferait des contes de Benjamin Péret le prétexte riche en images et en métamorphoses, de dessins animés. Et de dessins animés qui enfin feraient rire ! Péret serait-il le seul poète surréaliste capable de nous faire rire ? « Dans la vie quotidienne il était l'homme le plus gai, le plus agréable à vivre que j'ai connu. Il n'avait aucun préjugé, se souciait comme d'une guigne des conventions et des tabous ». Sa poésie est bien le reflet de cet homme-là. Une poésie sans littérature, amoureuse, drôle, presque Rabelaisienne... C'est, le crois, Robert Desnos qui dit : « ce n'est pas la poésie qui doit être libre mais le poète ». Et si la poésie de Péret est une poésie libre, c'est que Péret était un homme libre, un « poète en un mot ! Péret n'était donc pas « un « » un révolutionnaire car un poète est nécessairement révolutionnaire. « ... Sa qualité de poète en fait un révolutionnaire qui doit combattre sur tous les terrains : celui de la poésie par les moyens propres à celle-ci et sur le terrain de l'action sociale sans jamais confondre les deux champs d'action sous peine de créatbir la confusion qu'il s'agit de dissiper et, par suite, de cesser d'être poète, c'est-à-dire révolutionnaire. » (1) la poésie ? elle « bouillonne dans le récit mythique de l'esquimau, éclate dans la lettre d'amour, ultralle le peloton d'exécution qui fusille l'ouvrier révolutionnaire, coupir de exhalant un dernier soupir de révolution sociale, donc de liberté, étincelle dans la découverte du savant, défaille, exangue, jusque dans les plus rapides productions se réclamant d'« » (1). Ce petit livre est un témoignage d'amitié, d'admiration, et c'est agréable de rencontrer un homme dans cette chienerie de siècle manipulateur et serviteur trop nombreux ces révolutionnaires qui ne prennent pas la poésie « au sérieux ».

C. CASSE.

(1) B.P. : « Le déshonneur des poètes ».

BEAUX-ARTS

De Maillol à quelques francs-tireurs de la peinture

Pour terminer cette saison d'été à Paris, de grandes rétrospectives s'achèvent tandis qu'une multitude de petites expositions fleurit dans les galeries qui rouvrent leurs portes.

Ainsi se terminent deux grandes rétrospectives :

— Edouard Vuillard (1868-1940) à la galerie Wildenstein-Rueil, 37 av. de Friedland. Pour qui aime la peinture intimiste, sous la lampe, le cercle des familles, les coins du feu fin de siècle. Une imagerie bourgeoise et désuète.

— Aristide Maillol (1861-1944), au Musée d'Art Moderne, avenue du Prés.-Wilson. Un hommage à la Femme éternelle, à la Beauté qu'elle incarne. Des Vénus saines et robustes, des jeunes filles fraîches. Une joie de vivre qui s'épanouit tant dans les peintures, pastels et dessins que dans les sculptures.

Ainsi débute la nouvelle saison 1961-1962 :

— à la galerie St-Placide, 41, rue St-Placide, Robert Tatin et Weisbuch, lauréats du Prix de la Critique 61.

Weisbuch produit une série assez monotone de pantomimes déjà vues ce printemps à la galerie Hervé; Tatin, un cosmos tout personnel où il faut tout découvrir.

— A la maison-galerie des Jeunes (angle rue de l'Ancienne-Comédie rue Mazarine), Jacqueline Céline Tricheur et Jacquot. Des débutants qui se cherchent encore.

Trop d'hésitations chez Tricheur et trop d'hommages à tel ou tel maître; chez Jacquot, une tendance à la systématisation, tant dans l'usage des couleurs que dans la déformation des lignes. Il reste qu'avec du travail ces deux peintres devraient, chacun dans son genre, parvenir à une expression irréprochable.

J.-L. GÉRARD

Jésus avec nous

Qui ne serait d'accord avec l'auteur d'un livre récemment paru « **Ce que Jésus voulait dire** lorsqu'il prend soin de préciser — pensant que le lecteur ne s'en aperçevrait pas — qu'il vient d'accomplir un travail considérable ?

Oui, certainement, très considérable, et qui a dû lui prendre un temps énorme. Mais travail qui fait songer à celui du brave 'Ty-Ty dans le petit arpent du **bon Dieu** lequel Ty-Ty creuse depuis des années, inlassablement des forages, à côté du filon d'or.

Quel admirable idéal libertaire que celui qui est défendu dans ce livre ! Vive l'amour de la vérité, le droit au non-conformisme, l'utilité du désencombrement mental, la nécessité de réhabiliter l'amour, la libération des liens familiaux abusifs.

D'accord ! Bravo ! Mais la beauté de cet idéal n'a pas besoin pour être valorisée à nos yeux de se servir de « Jésus. Nous ne voyons d'ailleurs pas pourquoi nous admettrions plus volontiers cet idéal parce que quelques mots de lui trouvé dans l'Evangile à l'aide d'un forceps éclectique en proclamant cet étrange verset dernier : « Tout ce qui se trouve dans le Nouveau Testament et qui de près ou de loin justifie mon enseignement est de Jésus, tout ce qui la détruit, l'annule ou la contredit est apocryphe, nul, et sans intérêt.»

D'ailleurs, dans cet Evangile sous bénéfice d'inventaire, que recouvre pour l'auteur le mot : **Jésus**, s'agirait-il, suivant l'hypothèse historique la plus plausible, d'un activiste politico-religieux juif en révolte contre le occupante romaine que représentait Ponce Pilate ?

Foin de cette embarrassante précision terre à terre ! **Jésus** n'appartient ni à « tel ou tel groupe, ni à un peuple déterminé » (p. 244)). Et voilà ! Là-dessus, en bonne logique (?) l'auteur s'efforce de reconstituer ce qui, d'après lui, est la véritable histoire de **Jésus** c'est-à-dire d'un Juif, vivant sous Ponce-Pilate...

Qui ne convient, parmi les exégètes, même parmi les plus humbles et les plus indignes, que la Bible, (partout le Nouveau Testament) est un livre à clefs ?

L'auteur, abondant en ce sens, dans la partie d'ailleurs la plus sérieuse de son livre, et la plus intéressante, nous en propose tout un trousseau, fort honnête : pour lui, le ciel, c'est l'âme; le Saint-Esprit, l'inspiration; les anges, les pensées; le diable, l'intellect; le Royaume de Dieu une atmosphère morale, etc...

Toutefois, dans le texte néotestamentaire où les expressions sont intentionnellement — pour donner le change — à double, triple, et même quadruple détente les clefs proposées ne semblent que très partiellement pour l'Université de Chicago et la Société de littérature biblique, fusionnées, qui ont travaillé sur 4.000 manuscrits grecs antérieurs à l'an mil, et sur 20.000 autres, en toutes langues) que le Nouveau Testament est un fatras d'erreurs et de mauvaises lectures de copistes — quelque 50.000 ! — d'interpolations, de fraudes, etc...

Mais, est-ce clarifier le problème que venir affirmer par exemple que la résurrection de Lazarre ne fut qu'une blague macabre organisée par ses sœurs ou que **Jésus** envisageait de prendre sa retraite pour s'occuper d'agronomie après avoir tout le monde, (ceci, p. 253, inféré de Mat. V, 3) ou encore que **Jésus** a chanté dernièrement sa sérée tragique d'adieu à boire du jus de fruit (p. 362) et « à ne pas manger, au cours de diététique en recommandant à ses disciples un régime strictement végétarien à base de céréales et de fruits... » (cet OU est « **Jésus** » avec nous ! » p. 234 inféré de Mat. XXVI, 26-29, et synoptiques).

Ah ! Doux **Jésus** ! (C'est le moment ou jamais de le dire !) ne voilà-t-il qu'à la suite du jeu du principe évangélique : les premiers seront les derniers, etc...) sur deux versets mitoyens que je vous livre : « Heureux ceux qui lavent leurs robes... et : « Dehors les chiens !» (Apo. XXII, 14 et 15.)

Emporté par les méthodes de l'auteur de « **Ce que Jésus voulait dire** », j'en allais déduire très intuitivement et le plus gravement du monde, les plus fulgurantes théories sur l'utilité de laver soi-même son linge (avec Pax, naturellement, c'est tiré de l'Evangile) et sur la nécessité de supprimer les chiens, lorsque deux scrupules ont retenu ma plume : d'abord j'ai craint les foudres du syndicat de la blanchisserie et du pressing réunis; ensuite, je ne pouvais tout de même pas faire de la peine à la S.P.D.A...

Henri FROSSARD